

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input type="checkbox"/>            | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     |   |

**REVUE CANADIENNE.**



# REVUE CANADIENNE

---

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,  
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

---

TOME CINQUIÈME

---

*In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*

ST. AUGUSTIN.

---

MONTREAL  
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL  
N<sup>os</sup> 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent.

---

1868.



# REVUE CANADIENNE



Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economic sociale, Sciences,  
Esthétique, Apologetique Chrétienne.

---

## LE RITUALISME EN ANGLETERRE.

DEUXIÈME ARTICLE. <sup>1</sup>

---

Depuis le premier article publié par la *Revue*, sur la question du ritualisme, la situation s'est compliquée d'une commission royale, pour examiner la nouvelle liturgie qui faisait invasion dans l'église anglicane, d'un rapport volumineux qui ne conclut à rien, si ce n'est à donner aux paroissiens le droit de mettre leur ministre d'accord avec son rituel ; d'un soi-disant synode pan-anglican mort sous les coups du ridicule, et sur la tombe duquel on s'est livré à une guerre d'escarmouches littéraires fort amusantes si elles ne révélaient un état religieux tout-à-fait déplorable.

<sup>1</sup> Voir livraison de juin 1867.

Le ritualisme occupe depuis longtemps l'opinion en Angleterre. On l'examine en tous sens et les appréciations sont plus ou moins bienveillantes, selon le point de vue où l'on se place. Les écrivains étrangers se sont occupés de ce mouvement religieux ; une revue anglaise et catholique (le *Month*) a remarqué que plusieurs de ces écrivains ont conçu de trop belles espérances en lisant le livre du Dr. Pusey. *L'Irenicon*, paraît-il, n'est pas un livre facile à comprendre, au moins dans ses conclusions. Il est certain qu'à mesure que l'on s'éloigne du jour où ce livre a paru, les appréciations lui deviennent moins favorables. " En général, dit le *Month*, les actions récentes du parti qui prétend succéder aux " *Tractarians* " ont meilleure apparence vues de loin que de proche..... Par exemple, le mouvement ritualiste et le désir souvent exprimé de la réunion de la chrétienté en un seul corps, ont leur beau côté, lequel peut avoir beaucoup de charmes pour ceux qui ne connaissent pas l'unité de mauvais aloi et l'invalidité des ordres, que les chefs de ces écoles religieuses se proposaient de promouvoir ou de défendre ; les écrivains étrangers, tout naturellement, aperçoivent moins ces choses que ne le font les catholiques anglais, il ne faut pas s'étonner si les belles apparences qui frappent leurs yeux, leur causent tant de joie : ajoutons.... qu'il peut réellement y avoir lieu d'espérer beaucoup de cette controverse religieuse, quoique le résultat menace de n'être que très-peu satisfaisant pour ceux qui l'ont commencé. Les esprits ont été dirigés vers une voie où ils marcheront peut-être trop vite au gré de ceux qui leur ont donné l'impulsion."..... Ces dernières paroles expriment l'espoir que nous concevions nous-mêmes à la fin de l'article publié par la *Revue* du mois de juin. Quant aux remarques générales de la revue anglaise, le livre de M. Jules Gondon en avait été l'occasion. <sup>1</sup> Cet estimable auteur jugeait peut-être la situation avec les impressions favorables qu'il a gardées de ses rapports avec les " *Tractarians* " d'autre fois, les Ward, les Newman, les Oakeley, les Manning, aujourd'hui entrés dans la pleine lumière de la vérité catholique. Depuis les premiers jours du mouvement d'Oxford, les choses ont marché : pour apprécier les écrits et les actions du puséisme, lequel a engendré le ritualisme, il convient de tenir compte des circonstances nouvelles et aussi, d'intentions nouvelles. La revue anglaise que nous citons paraît croire que M. Gondon et d'autres avec lui, ont conçu des espérances trop vives à la vue de ce mouvement dont la tendance semble si opposée au protestantisme.

L'erreur, si erreur il y a, était certes bien facile. La violente

<sup>1</sup> De la réunion de l'Eglise d'Angleterre protestante à l'Eglise catholique.

opposition que les puseïstes, et plus particulièrement les ritualistes, ont à rencontrer de la part des autres protestants, donnerait naturellement à supposer que leurs principes, aussi bien que leurs pratiques, en fait de culte extérieur, conduisent à Rome. Un membre du Parlement assistait un jour à l'office dans une église ritualiste, c'était à vêpres : il y eut encens au *Magnificat*, procession avec encens, etc. Ces nuages d'encens affectèrent péniblement l'odorat de l'honorable gentleman, et le lendemain il écrivait au ministre prévaricateur cet avertissement solennel : — " Monsieur, vous conduisez les gens à Rome par le nez." Avec la sagacité du législateur théologien ; l'immense majorité des anglicans (sans parler des dissidents) croient flairer dans cet encens, ces fleurs, ces cérémonies, une forte odeur de papisme, *inde iræ*. Les évêques anglicans eux-mêmes, si tolérants d'ordinaire, n'ont pas épargné les ritualistes. D'un autre côté, les catholiques anglais ne leur sont guère favorables. Quelles conclusions est-il donc convenable de tirer de ces appréciations diverses ? Assez récemment, un libraire de Londres mit en vente une brochure, contre laquelle les anglicans ont ourdi la conspiration tentée en France contre certain des livres de M. Louis Veullot, la conspiration du silence. L'auteur inconnu jusqu'à présent, écrit sous le pseudonyme de l'*Archidiacre Chasuble*. Il a intitulé son petit livre : " La comédie de la convocation dans l'église d'Angleterre." Plusieurs ecclésiastiques anglicans sont représentés s'assemblant pour discuter ces deux questions : " 1° Serait-ce une hérésie dans l'église anglicane que de nier l'existence de Dieu ? 2° Les ordres anglicans sont-ils surnaturels ? " La discussion amène une conclusion négative aux deux questions, avec ces deux corollaires inévitables : 1° Dans l'église d'Angleterre, il n'y a aucune autorité en matière de religion ; 2° il n'y a point de ministère surnaturel. Donc, rationalisme et naturalisme, voilà la synthèse de la religion nationale du peuple le plus religieux du monde, selon l'auteur des *Moines d'Occident*.

A la fin de cette brochure, écrite d'un bout à l'autre d'une main savante, déliée et maniant le fouet de l'ironie avec une puissance qui a fait penser au Dr. Newman, l'archidiacre Joyeux, un des membres du quasi-synode imaginaire, lit devant la docte assemblée un assez long écrit où il présente une série de portraits littéraires représentant les différentes nuances de " *clergyman* " que l'on rencontre dans l'église établie par la loi.

Il y a le ministre *haut et sec*, le ministre bon et facile, le ministre amoureux, le ministre calviniste, le ministre évangélique, le ministre à sensation, le ministre ritualiste et autres types diffé-

rents les uns des autres, par des caractères profondément contradictoires, mais vivant comme les membres d'une heureuse famille, dans les limites élastiques d'une même *Eglise* ! Or, parmi ces portraits, aux couleurs si variées, il en est un qui nous doit intéresser tout spécialement ; c'est celui du ministre ritualiste. L'archidiacre paraît l'avoir tracé au naturel, et ce portrait donne l'idée la plus complète et la plus vraie du ritualisme qui nous occupe. Il nous servira de point de départ pour compléter l'étude du ritualisme, et surtout pour en apprécier la valeur théologique, afin par là d'en mieux connaître les tendances et le but final où l'on peut espérer de voir aboutir ce mouvement religieux.

M. Joyeux dit donc : " Le ministre ritualiste est une plante encore jeune dans notre église, mais elle est bientôt parvenue à sa maturité. Sera-t-elle d'une nature vigoureuse..... ? C'est ce qu'on verra dans peu de temps. En attendant, il est facile d'expliquer son apparition dans le monde....."

Ici l'auteur décrit la sécheresse désolante du culte anglican et fait voir que le ritualisme, au moyen de cérémonies, de chant, de musique, etc., empruntés à l'église catholique, rend le *service* établi par la loi, beaucoup plus agréable et attrayant. " C'est au point, dit l'auteur, que dans les églises qui sont ainsi desservies, le dimanche anglais est devenu presque tolérable !" C'est bien là le premier caractère du ritualisme, tel que décrit dans la *Revue* du mois de juin ; c'est-à-dire, réaction contre la froideur et l'ennui d'un culte inspiré par l'esprit calviniste.

L'auteur continue : " Si les ritualistes s'étaient contentés de ce succès paisible, ils auraient été reçus, au moins par les classes instruites, comme des bienfaiteurs, vraiment dignes de ce nom. En effet, ce n'était pas un mince triomphe que d'avoir rendu le dimanche anglais presque tolérable. Mais bientôt on s'aperçut qu'ils visaient plus haut et plus loin. On ne se contentait plus d'un surplus d'une blancheur immaculée ; il fallut par dessus un ornement bien connu dans les églises catholiques, mais complètement étranger dans la nôtre. La façon et la couleur en variaient suivant la fête, symbolisant, pour les initiés, le saint, la vierge ou le martyr du jour. Et puis, il ne fut pas permis d'approcher de l'autel sans faire des genuflexions..... à cause des " mystères terribles " et de " l'auguste sacrifice." Les encensoirs d'or et d'argent s'ajoutèrent aux ornements du culte, et remplissaient de leurs nuages d'encens, le chœur et la nef qui, depuis trois cents ans, avaient été parfumés par des odeurs moins nobles. Et le dogme s'avancait d'un pas égal avec le rituel, et même le devançait. Le peuple entendit prêcher que la *présence réelle* est

“ le point central de la dévotion chrétienne, et le sacrifice la plus haute expression du culte de la nouvelle loi. La confession sacramentelle fut donnée comme le remède contre le péché en ce monde, et le plus sûr garant de pardon.....”

Second caractère du ritualisme : affirmation des dogmes chrétiens, surnaturels ; admission de l'élément mystérieux dans la religion ; croyance au système sacramentel ; protestation contre l'esprit anti-dogmatique du protestantisme, lequel aboutit naturellement à la négation du surnaturel. <sup>1</sup>

Ce n'est pas tout. Le ritualiste brûle ce qu'il a adoré, il renonce au protestantisme. “ Le protestantisme, dit le ministre ritualiste, est une abomination et la nation anglaise a *certainement* toujours été catholique sans le savoir. La Réforme a été un petit incident d'un intérêt historique, mais qui n'a presque aucune importance réelle ; et la meilleure chose à faire, c'est de l'oublier. L'Eglise, par sa nature, ne peut se tromper, mais comme elle s'était malheureusement trouvée sous un nuage pendant plusieurs centaines d'années, quelques ecclésiastiques anglais s'étaient chargés de remplir ses fonctions jusqu'à nouvel ordre. Tels sont, ajouta l'archidiacre Joyeux, les principaux chapitres du nouveau catéchisme ritualiste.”

Sous une forme badine et quelque peu empreinte d'ironie, on nous donne l'énoncé des doctrines dont les cérémonies, les processions, les décors du culte ritualiste ne sont que l'expression. Le ritualiste réclame pour lui et pour l'église anglicane, dont il se dit le ministre dévoué, un vrai système de sacrements, tels qu'admis de tout temps dans l'Eglise ; un vrai sacrifice fondé sur un sacerdoce légitime et la succession apostolique ; et enfin, le caractère essentiel à une société enseignante divinement instituée, c'est-à-dire l'autorité.

Après avoir lu, non sans attention, les formulaires de foi de l'église anglicane, on demeure convaincu qu'il faut au ritualiste un courage à toute épreuve, pour soutenir que la doctrine catholique sur les sacrements ne diffère en aucun point essentiel de ce qu'enseigne l'établissement anglais. Le XXV article de foi anglicane dit : “ Il y a deux sacrements que Jésus-Christ a institués dans l'Evangile, savoir : le baptême et la cène du Seigneur.

“ Ces cinq sacrements, comme on les nomme communément, savoir : la confirmation, la pénitence, les ordres, le mariage et l'extrême-onction, ne doivent pas être tenus pour *sacrements de l'Evangile* ; les uns étant nés d'une imitation corrompue des

<sup>1</sup> Voir l'article du mois de juin.

“ apôtres, les autres étant des conditions de vie approuvée dans les Ecritures, mais qui n'ont pas pourtant la nature des sacrements, comme le baptême et la cène du Seigneur ; puisqu'ils n'ont aucun signe visible ni cérémonial que Dieu ait ordonné.”

Les ritualistes s'efforcent de concilier cette doctrine avec celle de l'Eglise universelle, en disant que les cinq sacrements rejetés par l'établissement, ne le sont que dans le sens où on les voudrait supposer égaux aux deux autres, en nécessité ou en dignité ou en institution *immédiate* par Notre Seigneur : mais jamais ils n'échapperont à la doctrine si précise de l'Eglise. “ Si quelqu'un ose dire que les sacrements de la loi nouvelle n'ont pas *tous* été institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ou qu'ils sont plus ou moins que sept..... ou qu'aucun de ces sept n'est pas vraiment et proprement un sacrement, qu'il soit anathème.”<sup>1</sup>

L'église anglicane permet à ses ministres de donner l'absolution *aux malades*, tout en ne reconnaissant pas la pénitence comme sacrement, dans le sens catholique du mot. Elle n'y voit, cependant, aucune nécessité : l'église épiscopaliennne des Etats-Unis, en communion avec les anglicains, a retranché du rituel ce qui regarde l'absolution. Elle s'est permis plusieurs autres réformes, dans les articles qui gênaient la liberté de ses fiers enfants républicains. Pourtant, nous l'avons vue naguère en pleine communion avec les évêques anglicans.

En Angleterre même, on n'a jamais, depuis Elizabeth, cru avoir le droit de donner réellement l'absolution. Quelques rares et timides affirmations, disséminées sur le cours des trois siècles qu'a vécu l'hérésie anglicane, ne suffisent pas à former sur la matière qui nous occupe un corps de doctrine. Depuis une trentaine d'années, les puséistes, surtout les ritualistes, entendent des confessions, mais sans y être autorisés par leurs supérieurs. Ils font une chose tolérée par une église qui tolère à peu près tout ; mais ils ne la font pas au nom de cette église. On peut donc dire que, sur ce point, ils sont rebelles à ceux qu'ils reconnaissent pour supérieurs ecclésiastiques, et qu'agissant de leur chef, ils *pratiquent, en protestants*, une doctrine catholique.

Dans l'examen que nous nous proposons de faire, la doctrine eu-charistique est sans contredit la plus importante. Sur ce point, les ritualistes sont-ils dans le vrai ? Leurs moyens d'arriver au vrai qu'ils peuvent posséder sont-ils logiques ? D'abord, quelles sont les doctrines de leur église sur le sacrement par excellence ?

L'article XXVIII, de la cène du Seigneur, dit : “ La cène du

<sup>1</sup> Conc. Trid., Sess. VII, Can. I.

“ Seigneur n'est pas seulement un signe de charité..... mais c'est  
 “ plutôt un sacrement de notre rédemption par la mort de Jésus-  
 “ Christ ; tellement qu'à ceux qui le reçoivent convenablement,  
 “ dignement et avec foi, le *pain* que nous rompons est une parti-  
 “ cipation au saint corps de Jésus-Christ, et la coupe de bénédiction  
 “ est tout de même une participation au sang de Jésus-Christ.

“ Le corps de Jésus-Christ est donné, pris et mangé en la cène  
 seulement d'une manière *céleste* et *spirituelle*. Et le *moyen* par  
 lequel le corps de Jésus-Christ est reçu en la cène, c'est la *foi*.”

On a souvent dit que les auteurs de ces articles, voulant tout concilier et cherchant à attirer dans le giron de la religion d'état, toutes les classes de la nation anglaise, se sont surtout efforcés de n'être pas explicites. Les meilleurs amis de l'établissement disent de leur église qu'elle est *compréhensive*, c'est à-dire élastique et que toutes les croyances s'y trouvent à l'aise. L'article XXVIII, que nous avons reproduit, est un exemple de cette merveilleuse souplesse du *credo* anglican. Depuis la présence purement symbolique de Calvin, jusqu'à la *présence réelle* voulue par les ritualistes, toutes les interprétations des hérétiques Français, Allemands et Anglais se prétendent autorisées par cet article. On y parle de la manducation par la foi pour plaire aux calvinistes, de la *participation* au corps de Notre Seigneur pour ne pas éloigner les luthériens. Les ritualistes s'emparent de cette participation, pour en tirer la *présence réelle*, telle qu'enseignée, disent-ils, par la tradition catholique. Pour eux, Notre Seigneur est réellement dans la sainte eucharistie. C'est le Dr. Pusey qui leur a enseigné cela ; à leur tour, ils répandent cette croyance parmi leurs *paroissiens*, et déjà, bon nombre d'anglicans croient adorer Notre Seigneur, réellement et substantiellement présent dans le tabernacle. Nous avons dit ailleurs<sup>1</sup> les espérances que cet enseignement et ces pratiques pourraient donner à l'Eglise Catholique.

Mais le résultat principal en sera-t-il plus consolant ? nombre de personnes éprouvent un immense désir de la communion à Jésus présent au tabernacle sacré. L'eucharistie est le dogme générateur de la piété chrétienne, et ces personnes y croient de toutes les forces de l'esprit. Voilà l'aimant divin qui les attirait vers Rome, pour s'y reposer après avoir trouvé celui que leur âme aimait. Si elles croient trouver dans leur propre religion l'objet de leurs désirs, elles ne se croiront pas obligées d'aller ailleurs ; elles resteront loin du centre de vérité, prosternées devant une “ présence

1 Voir la livraison de juin.

imaginaire" de leur Dieu Incarné. N'y a-t-il donc pas raison de croire que le ritualisme, loin de favoriser la réunion à l'Eglise Catholique, est un des moyens subtilement efficaces pour l'empêcher, en persuadant aux membres de l'Eglise anglicane qu'ils trouvent dans leur propre religion toute la doctrine catholique et chrétienne? Mgr. Manning semble éprouver cette appréhension, quand il met le ritualisme au nombre des obstacles suscités à l'œuvre de la religion catholique en Angleterre. <sup>1</sup>

Ceci nous amène à insister sur l'anomalie qui caractérise la position des ritualistes; l'anomalie, pour nous tenir dans les bornes de la stricte politesse à l'égard de ces messieurs respectables, voilà bien ce que l'on rencontre toujours et partout quand on examine leurs opinions.

Comme on a pu le voir déjà, ils sont en contradiction évidente avec leur église au nom de laquelle ils prétendent parler: ils lui prêtent une beauté dont elle n'est pas soucieuse: mais ils ne la font si belle qu'afin de ne pas la voir abandonnée pour une autre, qui a la vraie beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Sont-ils de bonne foi? Ceux qui les connaissent personnellement l'affirment. Un publiciste distingué disait naguère: "Plus nous étudions l'esprit humain, plus nous croyons à la possibilité d'allier ensemble la sincérité et l'illusion à un degré incalculable." <sup>2</sup> Le charitable écrivain réussissait ainsi à se convaincre, que le Dr. Pusey était de bonne foi en composant son *Irenicon*, et rien n'empêche que l'on n'applique la même règle aux ritualistes.

Cependant le *Doyen Critiqueur* <sup>3</sup> ne paraît pas tout-à-fait du même avis que le P. Ramière, du moins il a des doutes. Il ne s'explique pas les procédés logiques de ses amis; il dit donc:

"L'archidiacre Chasuble et ses amis (les ritualistes) prétendent au pouvoir de consacrer l'hostie. Il se permettra de leur faire une question sérieuse. Soutiendront-ils, à la face de l'histoire et en présence du témoignage unanime de tout le peuple de ces îles, qu'il y a dans l'église d'Angleterre aucuns préparatifs quelconques pour la réception d'un aussi auguste visiteur? Où est le tabernacle? Il est brisé, comme l'autel où il était placé. Où est le rituel prescrivant avec une scrupuleuse exactitude, comment ce mystère doit être célébré? Le rituel ne dit rien à ce sujet, si ce n'est qu'il nie que le Christ puisse être présent en deux endroits à la fois;" laissant une vaine ombre au "prêtre" et au

<sup>1</sup> England and Christendom. Introduction.

<sup>2</sup> Le P. Ramière, *Revue du monde catholique*, 25 Fév. 1866.

<sup>3</sup> Un des membres de la Comédie de la convocation anglicane déjà citée.

peuple et défendant avec rigueur que la "réalité" soit élevée et adorée."

" Si ses amis de la haute église, lesquels lui paraissent vraiment ne croire rien moins que les dogmes même qu'ils prétendent respecter si profondément, mais dont ils voient tous les jours si tranquillement la profanation dans leur église ; si ses amis voulaient considérer dans quelles conditions se serait célébrée la Cène depuis trois cents ans, (si leur doctrine est vraie), il lui semble que jamais ils n'oseraient attribuer à l'église d'Angleterre aucune croyance à la présence réelle. Ce serait l'outrager gratuitement."

Il montre ensuite qu'on n'y prend aucune précaution pour empêcher les accidents, les profanations, les sacrilèges. Il fait allusion à la manière tout-à-fait burlesque dont la Cène est souvent célébrée, et il en conclut que l'Eglise d'Angleterre ne *croit* pas à la présence réelle.

" De grandes quantités de pain consacré...sont laissés au sacristain qui les emporte chez lui, les jette au cimetière, ou les met à d'autres usages, selon son caprice. Le rituel, les évêques, les ministres, tolèrent tout cela".....

" Supposons, continue-t-il, qu'il y ait, en Angleterre, dix mille églises et que la Cène y ait été célébrée quatre fois par an, pendant trois cents ans. Il s'en suivrait, d'après la théorie des hommes de la haute église, qu'un énorme sacrilège a été commis en Angleterre, depuis la Réforme, au moins douze millions de fois, et que les pires ignominies de la passion y ont été renouvelées, sans peur et sans remords, chaque jour de *communion*. Quant à lui, il abandonnerait cette église, à l'instant même, s'il croyait aux opinions de l'Archidiacre Chasuble. Mais il se hâtait d'ajouter que rien dans ce qu'il venait de dire, ne devait alarmer les consciences les plus timides. Les scènes effrayantes qu'il avait imaginées, n'avaient réellement jamais eu lieu. L'église d'Angleterre n'avait, en réalité, jamais cru à ces mystères terribles, et conséquemment n'avait pas eu à faire des rubriques pour en empêcher la profanation. Il se permettrait même d'ajouter qu'il était évident que ses amis de la haute église n'y croyaient pas plus que lui même ; car, s'ils croyaient à la présence réelle, ils ne pourraient pas rester une heure de plus dans l'église établie."

L'église anglicane ne veut donc pas accepter le *Credo* que les ritualistes lui offrent. Ces messieurs n'en affirment que plus positivement la *catholicité* de leurs doctrines, qu'ils disent être aussi celles de leur église. Or, c'est là précisément un des malheurs de cette école. Elle aura pour résultat, et c'est chez elle un but avoué, de retenir dans la communion anglicane bon nombre de personnes

convaincues que Jésus a promis d'être substantiellement présent à son église. Persuadé qu'ils ont trouvé chez eux le sacrement d'amour, ces hommes sentiront moins le besoin de diriger leurs pas fatigués vers l'Eglise qui a vraiment reçu ce précieux dépôt et l'a gardé fidèlement.

On ne doit donc pas être surpris si les ritualistes ne rencontrent pas, de la part des catholiques anglais, autant de sympathie qu'ils en attendaient. peut-être, puisqu'ils privent ceux-ci du bonheur d'embrasser tous les jours de nouveaux frères convertis, à la vérité catholique par le désir immense de communier à Jésus, dans le sacrement de son amour sur la terre.

Au reste, on se tromperait si on acceptait comme catholiques et orthodoxes les doctrines eucharistiques, que les néo-anglicans mettent sur le compte de leur église protestante, et qu'ils s'efforcent de faire prévaloir. Très certainement, nous sommes heureux de le constater, une distance considérable les sépare de leurs co-religionnaires de l'établissement. Depuis plus d'un quart de siècle, le Dr. Pusey travaille à rétablir la croyance à la présence réelle de Notre Seigneur dans la sainte eucharistie. Ses *sermons* firent grand bruit dans le temps, et l'écho n'en est point encore affaibli. Mais si les ritualistes sont en progrès quand on les compare à la masse des anglicans, ils sont encore loin, bien loin, de la pleine lumière de la vérité eucharistique : et, comme plusieurs s'imaginent que ces messieurs croient tous les dogmes catholiques, excepté la suprématie du pape, un rapide examen de leur doctrine pourra servir à préciser d'avantage le terrain qu'ils occupent dans les vastes champs de la révélation.

Ils viennent, eux-mêmes, de nous en fournir l'occasion. Accusés d'infidélité à leur église, ils se sont défendus contre cette imputation. Non, disent-ils, nous ne sommes point rebelles : la preuve, c'est notre doctrine sur l'eucharistie qu'on incrimine surtout. La situation était difficile. Placés entre l'église anglicane avec ses évêques, ses cours ecclésiastiques et l'opinion, d'un côté ; et de l'autre, leurs écrits antérieurs et l'Eglise universelle, dont ils prétendent reproduire les enseignements ; il fallait être un Ulysse en théologie pour traverser en sûreté ce passage bordé d'abîmes. Voyons comment ils se sont tirés de ce mauvais pas. Le document auquel nous avons recours est une lettre adressée à l'archevêque de Cantorbéry. On y dit :

“ Attendu que de nos jours on fait circuler des accusations de déloyauté envers l'église d'Angleterre, au désavantage de ceux qui défendent et enseignent depuis longtemps les doctrines de la *présence réelle objective*, du sacrifice eucharistique et de l'adoration du

Christ dans le Saint Sacrement ; et attendu que, par ces imputations, les esprits de plusieurs sont dans l'anxiété ; nous, les soussignés, remplissant les fonctions du sacerdoce dans l'église d'Angleterre, demandons respectueusement à Votre Grâce.....de dire ce que nous croyons être l'enseignement de Notre Seigneur, touchant les dites doctrines, telles qu'inspirées dans les Saintes Ecritures et reçues par l'église d'Angleterre, en conformité avec l'enseignement de l'Eglise catholique dans ces siècles, dont l'église d'Angleterre nous dit qu'ils furent très-purs et exempts de corruption."

Quelles sont ces doctrines admises par l'église d'Angleterre et enseignées par l'Eglise catholique ? Il faut prouver qu'on n'est pas papiste, sans pourtant mécontenter les disciples qui se croient pieusement catholiques, et ont besoin qu'on le leur répète souvent pour rester dans l'établissement national.

1. " Nous rejetons la doctrine d'une présence corporelle de la chair et du sang naturels du Christ, c'est-à-dire, la doctrine de la présence de son corps et de son sang, tels qu'ils sont dans le ciel ; nous rejetons aussi cette manière d'être présent qui implique un changement physique des substances naturelles du pain et du vin, communément appelé transsubstantiation."

" Nous croyons que dans la Sainte Eucharistie, en vertu de la consécration, par le pouvoir du St. Esprit, le corps et le sang du Christ Sauveur, la partie intérieure ou chose signifiée, sont présents, réellement et en vérité, mais spirituellement et d'une manière ineffable, sous le signe ou la partie extérieure visible, ou la forme du pain et du vin."

Mais vraiment, dirait-on, les signataires de cet article ont-ils pré-entendu renoncer à leur dogme favori de la présence réelle ? Ils ne pourraient guère le rejeter en termes plus explicites. Ils reproduisent, presque textuellement, une note explicative, de la rubrique anglicane, qui prescrit de recevoir la communion à genoux. " Cependant, dit la note, de peur que cette génuflexion ne soit mal interprétée,..... on déclare que par là on n'a pas l'intention de déferer aucune adoration au pain ou au vin du sacrement, qui sont là reçus corporellement, ou à aucune présence corporelle de la chair naturelle ou du sang de Jésus-Christ..... le corps naturel et sang de Jésus-Christ Notre Sauveur, sont au ciel et non ici, puisque c'est une chose contraire à la vérité du corps naturel de Jésus-Christ, que d'être en plus d'un lieu à la fois."

Rien de plus explicite pour nier la présence réelle : et voilà les termes employés presque textuellement par les ritualistes. Ils s'adressent à leurs coréligionnaires, et ils pouvaient être certains

qu'on les entendrait dans un sens calviniste et protestant, contraire au dogme catholique. Les anglicans ont donc lieu d'être satisfaits.

Et les catholiques? Ils le seront, s'ils le veulent. Il est vrai que ces messieurs ne se servent pas de la phraséologie nette, explicite de l'Eglise catholique. Ils n'ont pas l'habitude de déclarations positives dans le genre de celle-ci, par exemple : " Si quelqu'un ose nier que dans le sacrement de la Très-Sainte Eucharistie sont contenus vraiment, réellement et substantiellement, le corps et le sang, avec l'âme et la divinité de N. S. J. C., et par conséquent le Christ tout entier ; mais ose avancer qu'il n'y est que comme dans un signe, ou en figure ou par sa vertu ; qu'il soit anathème."<sup>1</sup>

Mais avec de la bonne volonté, on peut découvrir qu'ils ne rejettent pas cette doctrine. Ils rejettent la présence *réelle*, non pas du corps de Jésus-Christ, *qui* est dans le ciel, mais de *ce corps tel* qu'il est au ciel. Or, la théologie catholique soutient bien, sans doute, l'identité du corps de Jésus-Christ, au St. Sacrement et au ciel : mais elle explique que le *mode* d'existence est différent, puisque dans le sacrement, le corps de Notre Seigneur n'a pas, comme il l'a au ciel, l'étendue actuelle : il est sous les espèces, à la manière des substances, sans étendue actuelle ; et cette manière d'exister est au-dessus de la nature, n'est pas la présence corporelle, dans le sens qu'on l'entend ordinairement. On le voit, les théologiens ritualistes ont mis à profit les excursions qu'ils ont pu faire, à temps perdu, dans les champs de la scolastique, et évitent de froisser les convictions de ceux qui sont initiés à leurs finesse de pensées et de langage. Mais ; tout en admettant la probabilité de leur orthodoxie sur ce point, on ne peut complètement les exonérer d'une certaine duplicité, au moins dans leur langage, puisqu'ils emploient des mots qui, soit à cause des habitudes de ceux à qui ils s'adressent, soit à cause de leur juxta-position, doivent presque inévitablement conduire la foule des lecteurs à ne voir dans cette réclamation ritualiste qu'une admission de la doctrine contenue dans les 39 articles, entendue dans le sens calviniste.

Ce qu'ils disent de la transsubstantiation ne saurait être équivoque, ils la nient formellement. " Nous rejetons..... un changement physique des substances naturelles du pain et du vin, communément appelé transsubstantiation." Or, voici ce que l'on appelle *communément* transsubstantiation : " Par la consécration du pain et du vin, il se fait un changement (*conversionem*) de toute la substance du pain en la substance du corps de N. S. Jésus-

<sup>1</sup> Conc. Trid. Sess. XIII, Can. I.

“ Christ, et de toute la substance du vin en la substance du sang.”<sup>1</sup>  
Voyez aussi le canon 2 de la même session, où le dogme est encore plus développé.

Voilà la doctrine catholique. Présence du corps et du sang de Jésus-Christ, mais sans le pain et le vin, lesquels ont été changés au corps et au sang, ne laissant que les espèces ou apparences.

Il y a deux autres manières d'admettre la présence réelle ; d'abord par l'*impanation* ; c'est-à-dire par une union hypostatique du Christ avec le pain ; à peu près comme le Verbe s'est uni à la nature humaine. Il y a eu des protestants *assez protestants* pour dire cela.

Ensuite par la *consubstantiation* ; c'est-à-dire par la présence simultanée, quoiqu'indépendante l'une de l'autre, des deux substances, du corps de Notre Seigneur et des éléments du pain et du vin. C'est la doctrine des luthériens. Or, les chefs ritualistes nient la transsubstantiation, et sont forcés d'avoir recours à la *consubstantiation*, c'est-à-dire à une doctrine inconnue de l'antiquité chrétienne et rejetée par l'église universelle. Loin d'être catholiques, ils sont donc hérétiques et luthériens.

Le Dr. Pusey n'admet pas l'alternative et prétend que ce qu'il nie dans la transsubstantiation, n'est pas admis ou enseigné par l'Eglise catholique. On n'a jamais pu recevoir de lui de plus amples explications. Pour notre part, il nous faut les témoignages de ceux qui le connaissent bien, pour nous empêcher de voir dans sa méthode autre chose que des subterfuges indignes de l'auteur de l'Irénicon.

On le voit : même sur les points particuliers de doctrine, les chefs ritualistes ne sont pas aussi catholiques qu'on les croit communément, et qu'ils se croient eux mêmes. En ce qui regarde l'adorable sacrifice de l'Autel, ils sont peut-être encore moins orthodoxes. Examinons le deuxième article de leur lettre. “ Nous répudions l'idée d'un sacrifice nouveau (*fresh sacrifice*), ou tout ce qui tendrait à faire envisager l'oblation sacrificatoire de l'eucharistie, comme une chose à part (*apart*) du sacrifice seul suffisant, et de l'oblation de la croix, lequel seul est la rédemption parfaite, la propitiation et la satisfaction pour tous les péchés du monde, originel et actuels, étant seul méritoire.

“ Nous croyons que, comme dans le ciel, le Christ, notre grand prêtre, s'offre sans cesse devant son Père Eternel, faisant valoir par sa présence, le sacrifice de lui-même offert sur la croix : ainsi sur la terre, dans la sainte Eucharistie, ce même corps, offert

<sup>1</sup> Conc. Trente, Sess. XIII, Chap. IV.

“ une fois *pour toutes* en notre faveur (et ce même sang), sont offerts.  
 “ et mis en intercession devant le Père par le prêtre, ainsi que  
 “ Notre-Seigneur a ordonné qu’il fût fait en mémoire de lui, etc.”

Evidemment, ici encore, on aperçoit deux intentions et un double but : vouloir mériter le nom de catholiques, mais rester anglicans. La partie négative de l'article peut, à la rigueur, s'entendre dans un sens orthodoxe ; on a pu avoir l'intention de rejeter seulement ce que l'Eglise catholique répudie. Les catholiques, en effet, ne considèrent point le sacrifice de l'autel, comme une institution indépendante de l'acte réparateur accompli sur la croix, et, si les signataires n'ont voulu proclamer que leur foi en la liaison intime qui existe entre l'autel et la croix, on ne peut que les féliciter d'avoir su maintenir un dogme si fondamental, mais que la génération à laquelle ils s'adressent ne reconnaît plus et rejette même expressément. Et c'est précisément cette attitude négative toujours, quand elle n'est pas hostile, de la masse des anglicans, au sujet du sacrifice de la loi nouvelle, qui donne à la déclaration des ritualistes un caractère tout-à-fait insidieux, malgré la bonne foi qu'on s'efforce de leur reconnaître. Car enfin, il est évident, et les signataires ne pouvaient se faire illusion, que les protestants devaient interpréter cet article dans un sens opposé à la doctrine catholique : cette interprétation protestante résulte, 1<sup>o</sup> des paroles employées ; on ne se contente pas d'affirmer la liaison intime entre la messe et la passion, mais on répudie “ *tout* ce qui tendrait à faire envisager “ l'oblation sacrificatoire de l'eucharistie comme une chose à *part* “ du sacrifice de la croix.” Adressée à des protestants, cette phraséologie est insidieuse, d'autant plus qu'en réalité il y a *quelque chose* de distinctif, comme nous le verrons tout à l'heure. Cette interprétation résulte, 2<sup>o</sup> du but qu'ils se proposent ostensiblement ; ils désirent établir leur fidélité à l'église anglicane, et ils font même usage de ses paroles pour exprimer leurs croyances : plusieurs des expressions de cette profession de foi sont empruntées à l'article XXXI, qui nie expressément le sacrifice eucharistique.

Leur idée du sacrifice ne nous paraît pas complète, ni exacte. Dire simplement que tout se borne à une “ *offrande* qui tient du sacrifice (*sacrificial offering*),” ce n'est pas s'exprimer comme l'Eglise, qui a défini en termes très-explicites l'acte suprême du culte chrétien. Voici ses paroles : “ Le saint synode enseigne que ce sacrifice est “ vraiment propitiatoire..... C'est la même et unique victime ; “ celui qui s'offre maintenant par le ministère des prêtres, est le “ même que celui qui s'offrit sur la croix, avec la seule différence “ du mode d'oblation.”

Cette différence d'oblation consiste en ce que le sacrifice de l'autel est non sanglant tandis que celui de la croix fut sanglant ; mais il y a vraiment l'immolation nécessaire à l'idée même du sacrifice : *Incruenta immolatur, qui in ara crucis semel seipsum cruenta obtulit.* <sup>1</sup> Donc, il y a hérésie à soutenir que dans la messe, on n'offre pas à Dieu un sacrifice dans le sens vrai et propre de ce mot.....*Si quis dixerit, in Missâ non offerri Deo verum et proprium sacrificium.....anathema sit.* <sup>2</sup> Or pour les signataires de la déclaration, il n'y a point l'action du sacrifice, l'immolation ; il n'y a que l'oblation ; l'*offrande* au Père Eternel de Jésus-Christ présent sur l'autel. Si maintenant on veut bien remarquer, 1<sup>o</sup> que les auteurs de la lettre répudient expressément toute notion de cette *offrande*, qui la rendrait *distincte* de celle de la croix, 2<sup>o</sup> qu'ils emploient des expressions empruntées aux Articles, et entendues très-certainement dans un sens contraire au sacrifice ; on arrivera presque inévitablement à la conclusion, que les chefs ritualistes ne sont pas exempts d'erreurs assez graves, relativement au dogme fondamental du sacrifice. Peut-être pourrait-on admettre qu'ils ne rejettent pas explicitement le fond de la doctrine catholique : mais ils en atténuent, ils en altèrent le sens ; ils inclinent vers l'hérésie radicale de tout le protestantisme moderne.

Nous ne dirons qu'un mot du troisième article, relatif au culte dû à Notre Seigneur, dans le Saint Sacrement. Cet article est une conséquence du premier. On y déclare qu'il ne faut pas "adorer le pain et le vin sacramentels ;" ce qui est insignifiant ou implique *hérésie*. Insignifiant, puisque personne ne prétend qu'il soit permis d'adorer le pain et le vin : implique *hérésie*, car c'est une négation implicite, et même assez explicite, du dogme de la transsubstantiation, puisqu'on suppose que le pain demeure après la consécration.

En terminant l'examen de cette déclaration de foi, nous nous abstiendrons de commentaires. On peut supposer que les auteurs de cette lettre, ont réussi à rassurer l'opinion anglicane sur le compte de leur fidélité à l'établissement national. Quant à persuader aux lecteurs réfléchis que leur église est catholique dans ses enseignements, c'est ce à quoi ils n'ont pu que difficilement prétendre. Dans tous les cas, s'ils sont de bonne foi, jamais théologiens ne furent plus faciles à se laisser induire en erreur, et l'on est forcé de dire avec un publiciste anglais : "De même qu'ils se trompent en croyant qu'ils ont chez eux un vrai sacerdoce, ils se

1 Conc. Trente. Session XXII. c. 2.

2 Can. 1. Sess. XXII.

“ trompent, aussi quand ils pensent maintenir les doctrines catholiques sur la présence réelle et le sacrifice eucharistique.”

Le document d'où sont extraits les trois articles en question est signé par le Dr. Pusey, l'archidiacre Denison et dix-neuf autres, parmi lesquels nous reconnaissons plusieurs de ceux, qui se sont le plus signalés par leur zèle en fait de cérémonies religieuses. On en cite qui ne le cèdent point en cette matière à Mgr. de Conny lui-même ou à M. l'Abbé Falise, quoique le succès ne couronne pas toujours leurs efforts, vu que le peuple anglais, sans respect pour la congrégation des Rites, se permet souvent des écarts anti-rubricaux, tout à fait propres à dérouter l'habileté d'un Gavantus lui-même.

Au-dessus de tous ces noms, inconnus pour la plupart dans le monde théologique, celui du Dr. Pusey brille d'un éclat incontesté, mais compromettant pour sa gloire. On ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse à l'aspect de ce vieillard respectable par ses vertus, illustre par sa science, et dont le nom sert à désigner un des plus beaux mouvements intellectuels et religieux que notre siècle ait vus. Du sein de sa docte retraite d'Oxford, il contribua, pour sa large part, à l'organisation d'un mouvement de retour vers les traditions de l'antiquité chrétienne. Entouré d'amis jeunes alors comme lui, il travaillait avec ardeur et avec le profond sentiment d'une grande mission à remplir. Il était convaincu que Dieu l'appelait à réveiller l'église d'Angleterre de la léthargie mortelle où il la voyait plongée. Ses amis, les Keble, les Froude, les Newman, les Ward, et une foule d'autres esprits d'élite, pensaient comme lui. Méditant nuit et jour les livres inspirés et les volumes des antiques maîtres de la science chrétienne, ils se convainquaient que l'épouse du Christ devait être plus belle, plus vivante et plus féconde. Leurs voix ardentes et convaincues eurent un immense retentissement. L'Europe entière crut qu'ils arrivaient, les jours prévus par les Bossuet et les De Maistre. On sentait que ces hommes sincères, qui cherchaient dans la tradition les traits caractéristiques de la vraie Eglise de Jésus-Christ, ne seraient guère longtemps à comprendre l'impossibilité absolue de les faire accorder avec cette institution inerte et formaliste qu'ils voulaient vivifier. Leur tâche était trop ingrate. Ils tentaient de galvaniser un cadavre; la sève manquait à cette branche détachée du tronc. Après un quart de siècle, que sont devenus les hommes illustres qui inaugurèrent ce mouvement? Les uns, convaincus de l'inutilité de leurs efforts et n'ayant pas le courage d'aller plus loin, sont retombés dans la routine de l'église anglicane; les autres sont partis pour le grand voyage sans avoir ostensiblement salué l'astre qui pouvait éclairer

leur route. Un très-grand nombre jouissent maintenant de la pure lumière catholique : ils sont assis au banquet eucharistique ; ils offrent le vrai sacrifice de la loi nouvelle ; ils adorent en esprit et vérité l'Emmanuel qu'ils n'avaient pu trouver dans l'église nationale. Et le Dr. Pusey, celui qui a donné son nom à cette brillante école, reste presque seul en arrière. Les amis de sa jeunesse et de son âge mûr, les compagnons de ses travaux et de ses luttes, l'ont abandonné, vaincus, entraînés par les charmes de la vérité. Lui, obstiné dans les théories dont il s'enveloppe, il pleure sur ce qu'il appelle leurs défections, mais il se réjouit d'un bien imaginaire qu'il voit s'opérer dans son église. Nous avons sous les yeux le spectacle de deux nobles et belles intelligences retenues loin de la vérité, malgré des efforts incessants pour y arriver. Pusey, Guizot ! tristes exemples, où l'on peut se convaincre que le talent, le génie même, ne suffisent pas pour arriver au sommet de la montagne où Jésus-Christ a établi sa cité : mais qu'il faut se faire petit, renoncer à l'orgueilleux espoir d'être chef d'école, et ne pas préférer être le premier dans une misérable bicoque battue par tous les vents, plutôt que d'être second dans la majestueuse cité où la vérité a établi sa demeure et d'où elle répand ses bienfaits sur tout l'univers. Qui plus que ces hommes fut jamais en contact avec la vérité ? Le Dr. Pusey a passé sa vie à étudier les Pères de l'Eglise ; il a été en rapport fréquent avec les catholiques de France ; M. Guizot a toujours été l'ami de tout ce que la France catholique a renfermé de saint et d'illustre, et, cependant, tous deux parviennent à la vieillesse sans avoir fait un acte de foi catholique !

Tous deux contemplant d'un œil effrayé les ravages de l'incrédulité et du rationalisme ; ils ont employé leurs plus fortes années à combattre ces plaies de notre société ; ils ne leur est guère possible de ne pas se convaincre que leur système religieux ne leur fournit point les armes nécessaires pour ce combat à outrance : malgré cela, ils sont encore protestants ! Il y a vraiment dans l'esprit humain d'étranges contradictions. Peut-être aussi faudrait-il chercher dans le cœur, dans la volonté, l'explication du phénomène que tous les catholiques déplorent, et qu'ils prient Dieu de faire cesser, pour sa plus grande gloire et pour celle de l'Eglise à laquelle ces deux hommes illustres ont déjà préparé tant de conversions.

## II

Ainsi, on a pu s'en convaincre ; malgré la science incontestable et les qualités personnelles des docteurs, la valeur théologique des

croyances ritualistes a été exagérée. Ils sont positivement hérétiques sur plusieurs points; incomplets ou nuageux sur d'autres, et ils se trompent du tout au tout, en insérant ce qu'ils possèdent de vérité catholique dans le symbole de l'église établie par la loi.

Nous avons borné nos remarques aux documents authentiques qui émanent des docteurs de cette école. Parmi les disciples, il s'en trouve un certain nombre, peut-être, qui, incapables de faire ou de comprendre, les distinctions subtiles de leurs chefs, admettent simplement toute la doctrine catholique sur les sacrements. Mais la chose importe peu, comme on va le voir.

La question de l'eucharistie, du sacrifice et de l'absolution est dominée par celle des *ordres sacrés*. En effet, quand même l'église anglicane tout entière croirait ces dogmes, à quoi bon cette croyance s'il n'y a point de prêtres pour consacrer et absoudre, point d'évêques pour ordonner et conférer la juridiction? Cette croyance, ne devient-elle pas le plus grand des malheurs, pour un très-grand nombre de personnes, qu'elle endort dans une trop fatale sécurité sur les moyens de salut?

Il est évident qu'avec leurs doctrines sur la présence réelle et le sacrifice, quelque défectueuses qu'elles soient, les ritualistes doivent nécessairement revendiquer pour eux-mêmes et pour l'église, dont ils sont les ministres, le caractère et les pouvoirs du prêtre, ainsi que la succession apostolique pour leurs évêques. Aussi n'y manquent-ils pas. Le Dr. Pusey, qui est très-certainement le docteur par excellence dans cette école, revient très-souvent sur cette affirmation des prérogatives sacerdotales inhérentes au ministère et aux ordres anglicans. "Il n'y a absolument *aucun doute* que notre succession épiscopale ne soit valide, que nos évêques ne soient les successeurs de ceux par lesquels Dieu a planté chez nous l'Evangile; de sorte que notre église est pour nous le canal des dons de Dieu et l'instrument de notre salut.....

Ailleurs: "On peut soutenir, comme un fait indubitable, d'abord, que nous avons la succession, c'est-à-dire, qu'il n'y a d'autre succession de l'ancienne église en Angleterre, que la nôtre, car personne ne la revendique."

Ce que le dit le chef, les disciples le répètent. Puséistes proprement dits, unionistes, ritualistes, tous proclament bien haut leurs sublimes prérogatives. N'entendant personne leur adresser la salutation respectueuse: *Tu es sacerdos secundum ordinem Melchisedech*; ils se la font eux-mêmes. "Nos évêques sont les successeurs des Apôtres; ils nous ont ordonnés prêtres; nous nous appelons prêtres catholiques; il faut que nous soyons cela ou des imposteurs ridicules..... Nous réclamons le pouvoir des clefs.....

Nous pouvons consacrer l'hostie....." Et ils crient cela si fort qu'on serait tenté de supposer qu'ils craignent de se tromper, et qu'ils ne font tant de bruit que pour se rassurer au milieu des ombres dont cette question est enveloppée.

Mais c'est en vain. Leur église, qu'ils décorent du beau titre d'apostolique ; leur église, qu'ils voudraient doter du caractère surnaturel propre au sacerdoce ; cette église oppose à leurs offres bienveillantes le refus le plus formel, dans l'article XXV de son *Credo*, où elle s'exprime ainsi : " Ces cinq sacrements, savoir, la confirmation, la pénitence, l'ordre, le Mariage et l'extrême-onction, ne doivent pas être tenus pour sacrements de l'Evangile ; les uns étant nés d'une *institution corrompue* ; les autres étant des conditions de vie approuvées dans les Ecritures, mais qui n'ont pas pourtant la nature des sacrements.".....

" Des institutions corrompues," " des conditions de vie simplement approuvées ", sans être des sacrements, ne peuvent pas conférer une grâce surnaturelle, un pouvoir et un caractère divins. D'ailleurs, l'article XXXI nie positivement le sacrifice de l'autel. Or, qu'est-ce qu'un prêtre, qu'est-ce qu'un évêque, s'il n'a pas le pouvoir de *sacrifier* ? *Sacerdos a sacrificando*. Les limites d'un simple article de revue ne permettent pas de traiter à fond ce sujet important. Nous ne pouvons pas ici entreprendre de prouver longuement, que les *ordres* de l'église anglicane ne confèrent aucun caractère sacerdotal ou épiscopal ; que, par conséquent, les ritualistes s'arrogent à tort une succession apostolique. Nous indiquons seulement les principales raisons, qui rendent invraisemblables les prétentions que nous avons entrepris de faire connaître et apprécier à leur juste valeur.

1. Tous les évêques anglicans doivent, pour revendiquer leur caractère et leurs pouvoirs, remonter jusqu'à l'archevêque Parker, dont ils fixent l'ordination à l'an 1559. Or, il est étrange que l'on n'ait osé publier le registre de Lambeth, qui, seul, peut faire foi de cet acte important, que cinquante années plus tard. Cette circonstance, ainsi que plusieurs autres, rend très-invraisemblable le *fait* même dont il est question : et pourtant, c'est de ce *fait* que l'on doit partir avant d'avoir même un commencement de preuve relativement à la validité des ordres anglicans !

2. Le *fait* admis, on n'est pas plus avancé. Barlow, le consécrateur, n'était probablement pas plus évêque que la reine Elizabeth, laquelle crut un jour faire acte de politique prudente, en suppléant, de son plein pouvoir, à tout ce qui pourrait être défectueux ou invalide dans l'ordination faite par le Révérend Père en Dieu Guillaume Barlow.

3. Le caractère épiscopal de Barlow reconnu, rien n'est prouvé. Le rite suivi dans la consécration de Parker, si toutefois elle a eu lieu, était invalide. On n'y trouve ni la matière, ni la forme nécessaire pour constituer un sacrement. Au reste, il est assez avéré que ni le consécrateur ni ses assistants, les évêques Scorey et Coverdale, n'avaient pour les rites sacrés le respect nécessaire pour inspirer une bien grande confiance. Il paraît que c'étaient des malheureux, qui changeaient de religion selon le caprice du souverain, et ne croyaient aucunement à la nécessité de l'ordination, pas plus que le pontife Elizabeth, alors régnant glorieusement sur l'église anglicane et qui disait à ses évêques : "*I made you a bishop and by G... I will unfrock you !*"

4. La question est ainsi résumée dans l'écrit déjà cité : " Il faudrait d'abord prouver que Parker a été réellement consacré ; que Barlow avait la *volonté* et le *pouvoir* de le consacrer ; puis expliquer pourquoi toute l'Angleterre regardait cette affaire comme une pure moquerie (*sham*), que le décret d'Elizabeth avouait en cherchant à la réparer ; expliquer ensuite pourquoi les évêques étaient de la même opinion. Ensuite, il s'agirait de donner la raison pour laquelle tous les réformateurs et leurs successeurs immédiats n'ont jamais aimé *cette succession* apostolique, montrant bien par là qu'ils ne croyaient pas la posséder. Comment accorder leur haine profonde pour la doctrine *du sacrifice*, avec l'ordination sacerdotale, dont la première fonction est d'offrir le sacrifice ?" <sup>1</sup>

5. "Après avoir résolu toutes ces difficultés préliminaires, il faudra réfuter les raisons vraiment irréfutables que l'on a de croire, qu'un très-grand nombre d'évêques et de ministres anglicans ont dû vivre et mourir sans être *baptisés*, <sup>2</sup> incapables par conséquent d'être ou les sujets ou les ministres d'aucun sacrement, excepté le baptême."

6. " On pourrait ensuite se demander quel but la Providence a dû se proposer, en créant des générations entières de " prêtres " qui ne veulent point être prêtres, ne croient point l'être et n'ont jamais, à leur connaissance, fait un seul acte qui soit proprement l'acte d'un prêtre ? "

La nécessité de la régénération baptismale est un de ces points de doctrine, sur laquelle un très-grand nombre d'anglicans entretiennent des opinions hérétiques : le procès de M. Gorham, il y a bientôt vingt ans, a révélé un triste état de choses.

Il n'est pas étonnant que l'administration du baptême se fasse

<sup>1</sup> Comedy of Convocation.

<sup>2</sup> Il est avéré qu'un archevêque anglican de Cantorbery est mort sans baptême.

d'une manière à en rendre la validité douteuse dans presque tous les cas, et plus que douteuse dans les autres.

7. Ajoutons que les ordres anglicans ne sont reconnus ni par l'église orientale,<sup>1</sup> ni par l'église latine. Qu'un évêque ou un prêtre anglican se convertisse ; il sera d'abord considéré comme laïc, ainsi que la chose arriva pour Gordon, en la Grande-Bretagne, et pour M. Ives, aux Etats-Unis. On le baptisera conditionnellement, on le confirmera absolument : s'il désire entrer dans les ordres sacrés, on commencera par la tonsure pour monter ensuite jusqu'au sommet du sacerdoce. N'est-ce pas, au moins, une raison *de douter*, quand on voit ces *ordres* rejetés de tout le monde ? Rejetés par la masse des anglicans, par les sectes hérétiques et schismatiques d'orient et d'occident, rejetés par les catholiques ; les ritualistes sont absolument isolés dans leurs prétentions.

Conçoit-on comment un homme comme le Dr. Pusey a pu dire : " Il n'y a absolument aucun doute sur la validité de nos ordres et de notre succession apostolique ! "

De tout ce qui précède, il est facile d'établir la position qu'occupent les ritualistes sur la carte religieuse de notre époque, si bien marquée de situations extraordinaires.

1. Ils n'ont point de prêtres parmi eux. Donc ils ne peuvent pas consacrer le corps et le sang de N. S. Jésus-Christ, ni donner l'absolution. 2. Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'ils n'aient pas au moins quelques doutes sur la validité de leur ordination. Que le Dr. Pusey nie qu'il doive exister aucun doute, cela peut convenir à un chef d'école ; mais que dans un moment de silencieuse réflexion, l'anxiété ne s'empare pas de ceux qui, malgré les nombreux témoins qui déposent contre eux, osent encore monter à l'autel, c'est une chose qui nous paraît impossible.

Et, alors, quelles angoisses d'esprit ne doivent-ils pas éprouver, si vraiment ils ont à cœur la gloire de Dieu, le salut des âmes et leur propre salut, chaque fois qu'ils ont à remplir quelque fonction de l'ordre qu'ils prétendent posséder ! Le Doyen Franc Parleur<sup>2</sup> dit à ce sujet qu'un de ses amis, qu'il estimait beaucoup, et qui était en même temps une des illustrations du parti puseyste, l'avait assuré ..... " que pendant plusieurs années, chaque fois qu'il était devant

<sup>1</sup> L'église orientale peut signifier deux choses, ou bien l'Eglise Catholique en Orient ; ou la communion schismatique de l'Orient qui a suivi Photius et plus tard Michel Cérulaire, dans leur révolte contre Rome : c'est ce qu'on appelle aussi le schisme Grec, répandu dans la Turquie d'Europe, l'Asie mineure, la Russie, etc. Quoique séparés de Rome, ils ont toujours conservé la validité de leurs ordinations. Ils ont constamment repoussé les offres que leur faisaient les protestants.

<sup>2</sup> The Comedy of convocation, p. 88.

l'autel, il avait coutume de demander pardon à Dieu, s'il n'était pas vraiment prêtre catholique." Quant au Doyen, il avait de bonnes raisons de croire que le même cas "se reproduisait *communément*, au moins parmi les membres les plus sérieux et les plus consciencieux de ce parti."

L'habitude d'esprit qui exclurait le doute ne saurait être, chez les ritualistes, une foi inébranlable ; ce serait plutôt un aveuglement produit par les préjugés ou par la détermination prise d'avance, d'en arriver aux conclusions auxquelles ils s'attachent avec tant de tenacité.

Quand, du milieu de tout un peuple adonné à des habitudes de vie toute matérielles, plongé dans une hérésie qui ne retient plus que le nom et les formes extérieures d'une religion surnaturelle, on voit une classe d'hommes estimables se lever avec courage et proclamer un système de doctrines et de pratiques plus nobles, plus sublimes et plus vraies, on ne peut qu'éprouver de la sympathie pour eux et admirer leur courage. On doit, d'ailleurs, toujours se réjouir des opérations de l'Esprit Saint, et celles dont nous venons de parler peuvent avoir été un effet de la grâce montrant aux ritualistes et à ceux qui partagent leurs doctrines, sans les manifester par des pratiques extérieures, le chemin qui peut les conduire au port où ils seront à l'abri des orages du doute, et assurés du repos de leur esprit et de leur cœur.

Mais aussi quand on voit ces mêmes hommes s'arrêter à mi-chemin, et frustrer les desseins de l'esprit de vérité, les sentiments de sympathie se changent forcément en douleur et en expressions de regret.

Les ritualistes doivent nécessairement faire violence à toutes les lois de la logique et de la théologie, pour rester dans la position qu'ils ont prise. Rien de plus inconséquent. Rejetés par les catholiques, par les schismatiques et par les hérétiques ; obligés de douter sur tous les points les plus importants ; réclamant le titre de catholiques sans cesser d'être, anglicans ; voilà leur position ! Ils ont contre eux ce "*terrarum orbis*", dont la voix solennelle, évoquée par le cardinal Wiseman, porta naguère le coup décisif à l'édifice religieux que le Dr Newman s'était construit, et le força de se réfugier enfin dans la barque de Pierre, pour échapper aux flots du rationalisme qui l'auraient englouti, comme ils ont déjà englouti un si grand nombre de ceux qui commencèrent avec lui à *catholiciser*, par leurs *efforts individuels*, l'église de Henri VIII. Malgré ce témoignage universel qui devrait, ce semble, les arrêter, ils persistent de leur *propre autorité* et malgré la défense de ceux qu'ils reconnaissent pour leurs supérieurs spirituels, à exercer un minis-

tère qui implique un pouvoir divin. N'y a-t-il pas là une hardiesse ou plutôt une témérité inexcusable ?

Les conséquences ne s'arrêtent point aux chefs de l'école puséiste ; ils entraînent à leur suite un grand nombre de personnes qui les croient *prêtres*, adorent le pain et le vin, se confessent à eux et vivent ainsi dans une sécurité complète. Très-certainement, la conversion d'un bon nombre est retardée ; et s'il est convenable de remercier Dieu du bien relatif que font les ritualistes, on ne peut s'empêcher de constater que leur position anormale et sans précédents, donne lieu à des faits d'une gravité non douteuse et dont les conséquences ne peuvent qu'être déplorables.

En Angleterre, les catholiques combattent vigoureusement les doctrines néo-anglicanes. Ils sont d'accord avec les anglicans proprement dits, pour dénoncer cette audace téméraire et sacrilège, qui porte des hommes sans mission aucune, à s'arroger des pouvoirs d'un caractère divin et à les exercer par tout un système d'actes extérieurs, que l'on a comparés aux jeux innocents de l'enfance qui s'amuse à " dire la messe "

Malgré les reproches qu'on leur fait, on s'accorde assez généralement à leur reconnaître une certaine bonne foi, qui n'est pas à la vérité suffisante pour les excuser, mais qui peut jusqu'à un certain point se trouver à côté du doute. L'esprit anglais n'aime point à pousser les choses à leurs dernières conséquences ; il l'a bien montré depuis trois cents ans. Il se repose dans les compromis, les juste-milieu. Puis viennent une foule de circonstances d'éducation, d'habitude et de préjugés, qui rendent très-difficile la tâche ardue de remonter jusqu'au sommet où demeure la vérité, quand on a pris naissance dans les bas fonds de l'erreur. Pour nous, catholiques, il peut sembler incroyable que des hommes, dont les croyances religieuses se rapprochent par tant de côtés de la foi catholique, ne tirent pas les conclusions des prémisses qu'ils ont eux-mêmes posées. Pour cela, il faudrait abandonner la *communion* qui les repousse et dit anathème aux doctrines reconnues par eux comme nécessaires au salut ; il faudrait demander admission, par un acte de soumission complète, dans l'Eglise qui seule a enseigné ces vérités salutaires et en a conservé fidèlement le dépôt. Ils ne le font pas. Ces contradictions peuvent étonner ceux qui n'ont point connu, par leur expérience personnelle, le laborieux enfantement de la vérité. Les catholiques ne comprendront jamais quels nuages de préjugés, les rayons de la vérité pure doivent percer avant de pénétrer au fond de l'esprit et surtout du cœur, que l'hérésie a nourris et à qui elle a donné ses habitudes si peu en harmonie avec les lois de la logique et de la saine raison.

Les hérétiques, et parmi eux les ritualistes anglicans, n'ont point saisi l'idée véritable de l'Eglise ; ils travaillent à construire un édifice en façonnant chacune des pièces indépendamment des autres et sans plan arrêté. De là, les angoisses de l'esprit et du cœur ; de là, les inconséquences de leur théologie. C'est par l'examen, non plus des doctrines, mais du principe même ; de leur *règle de foi*, que nous terminerons.

### III

Pour s'expliquer l'étrange inconséquence des ritualistes et, en général, de tout le parti néo-anglican ou anglo-catholique, il faut s'engager sur un terrain beaucoup plus vaste et plus accidenté, que celui où nous n'avions qu'à rencontrer des dogmes particuliers avec les pratiques extérieures, qui en sont l'expression religieuse et publique. Dans cette question s'en trouve renfermée une autre plus difficile, plus fondamentale encore ; celle de l'existence et de la nature de l'Eglise fondée par Notre Seigneur Jésus-Christ. Les notions erronées que les néo-anglicans se sont faites de l'Eglise, expliquent, pour une large part, leur inconséquence en restant dans une communion, dont les membres et les chefs *vivants* ont rejeté et rejettent encore ces fameuses vérités catholiques, si nécessaires, selon eux.

L'examen auquel on s'est livré a pu faire voir que parmi les ritualistes "il y a un bon nombre de personnes mues par un véritable esprit de piété"; et on peut admettre avec Mgr. Manning "qu'en autant que cette acceptation de la doctrine et du rituel catholiques a pour but de réparer les ruines causées par la réforme, elle rencontre la sympathie des catholiques." Quelles que soient les réserves et les ambiguïtés dont les maîtres aiment à s'entourer, il y a dans l'école une somme de vérités catholiques, qui rapprochent *matériellement* les ritualistes des membres de la vraie église.

Nous disons "matériellement" car, formellement, ils ne sont pas plus catholiques que les méthodistes ou les presbytériens les plus tranchés. "Ce n'est point la croyance en des doctrines "isolées.....qui rend les hommes chrétiens catholiques", dit encore "Mgr. Manning ; "mais c'est la *foi divine*, reposant sur le motif "final, la véracité de Dieu parlant par la *voix vivante* de l'Eglise."

Or, les ritualistes, ainsi que les autres néo-anglicans, sont entrés dans un ordre d'idées, qui leur permet d'adopter les croyances des catholiques, sans accepter les raisons, les motifs de ces croyances.

Ce qui nous paraît inconséquence, est chez eux systématique : du moins, ils le disent et paraissent le croire.

Le lecteur sera plus à même de connaître cette ingénieuse méthode, s'il nous permet d'abord de faire la généalogie spirituelle du ritualisme.

Qu'on le remarque bien, le ritualisme ne diffère pas essentiellement du puséisme : il n'en est que la manifestation ; ou plutôt, il est une des *phases* parcourues par l'esprit néo-anglican, dans le voyage qu'il entreprit en 1830 pour retrouver le catholicisme, afin d'en administrer une dose convenable à la religion de Henri VIII, déjà vieillie et s'en allant tristement vers la froide et triste demeure des hérésies mortes avant elle.

Nous n'avons aucun doute que le lecteur nous saura gré de faire parler à notre place l'illustre archevêque de Westminster.

Les paroles que nous reproduisons de lui sont extraites de l'introduction au livre intitulé : *England and Christendom*.

Après avoir décrit les ravages de l'esprit rationaliste dans l'église anglicane, jusqu'en 1830, il en commence l'histoire critique depuis cette époque jusqu'à nos jours.

En 1830 fut déclarée l'émancipation des catholiques. Cette mesure mit l'Église catholique face-à-face avec l'anglicanisme, et lui donna à réfléchir. Il craignit les progrès du catholicisme ; mais aussi le spectacle de l'église des temps anciens, reparaisant pleine de jeunesse et de vigueur, lui fit faire un examen de conscience sérieux.

“ Immédiatement, dit Mgr. Manning, on opposa à l'église catholique, deux tendances contraires l'une à l'autre, l'anglicanisme hiérarchique du 17<sup>e</sup> siècle, et le protestantisme rationaliste du 18<sup>ème</sup>. ”

Nous n'avons pas à nous occuper de ce dernier, quoiqu'il pût être le sujet d'une étude fort intéressante. Qui n'a pas entendu parler d'Exeter Hall, où pendant plusieurs années on répandit sur la tête des catholiques toutes les colères renfermées dans les coupes de l'apocalypse !

Mgr. Manning (p. XXXIII, 4) nous parle de la première “ tendance ” qui n'est pas autre chose que le mouvement d'Oxford, régularisé plus tard et organisé en école dite puséiste, d'où descendent les manifestations ritualistes et unionistes.

“ Ce mouvement vigoureux entraîna les intelligences et les volontés d'un grand nombre de membres de l'église anglicane. Le clergé et les laïcs de cette église apprirent à connaître la succession apostolique, l'institution divine, l'ordre et la perpétuité de l'église, l'autorité et la tradition universelles, le caractère sacerdotal, le pouvoir du sacrifice et des clefs de l'Église militante, souffrante,

“ triomphante, la loi de l'unité, les *droits* de l'*autorité*. Puis, ils s'avancèrent par degrés vers un système plus élevé, s'approchant ainsi de l'église catholique, sans *éprouver même* le désir d'y entrer.

“ Chez d'autres, ces vérités brillèrent si soudainement et avec tant d'intensité, qu'elles produiraient la conviction de l'unité *indissoluble* et de l'*infaillibilité perpétuelle* de la seule véritable église. Ceux-ci se soumirent individuellement, les uns après les autres, à l'*Eglise Une*, dont leurs ancêtres les avaient séparés comme “ Adam nous a séparés de Dieu.”

Telle est en quelques mots l'histoire du mouvement d'Oxford, tracée par l'illustre successeur du cardinal Wiseman. Lui-même prit part à ce mouvement. Avec Newman, Ward, Oakeley, et une multitude d'esprits distingués, il vit que l'Eglise catholique *Romaine* pouvait *seule* revendiquer les caractères augustes d'épouse du Christ, que de profondes études bibliques et patriotiques leur avaient appris à connaître. On remarquera que la conviction de l'unité indissoluble et de l'infaillibilité perpétuelle de l'Eglise fut le dernier coup porté à leur anglicanisme. Du moment qu'ils eurent reconnu que ces deux caractères devaient nécessairement se rencontrer dans la vraie Eglise, ils ne purent pas hésiter ; car l'Eglise anglicane portait trop sur sa figure les traces des outrages humiliants que lui avaient fait subir le schisme et l'hérésie.

Nous ne résistons pas au désir de reproduire ici ce que dit Mgr. Manning des opérations de l'Esprit Saint sur ces illustres convertis, de qui il pourrit dire à bon droit : *quorum pars magna fui*.

Ils se soumirent donc à l'Eglise de leurs ancêtres, à l'Eglise catholique. “ Et cependant ce ne fut point par la prédication, ni par l'action immédiate et directe de l'Eglise catholique, que ces convictions se produisirent en eux. Ils n'avaient jamais mis le pied dans une église catholique, ils n'avaient jamais contemplé la face d'un prêtre catholique. Mais cette conviction venait à eux dans leurs pensées et dans leurs prières, comme l'oreille attend et sent d'avance les notes qui suivent dans une mélodie celles qui déjà se sont emparées des sens. Quoiqu'il en soit, un par un, ils trouvèrent le chemin qui les conduisit dans la pleine lumière du midi, jusque dans le Cénacle, où les flambeaux de la Pentecôte brûlent encore d'un éclat inaltérable. Ce qui pour eux était naguère un *acte de raison* devint habitude de de la Foi ; l'argument de l'intelligence se changea en conviction intime de l'âme. Quand on leur demandait, Comment cela s'est-il fait ? tout ce qu'ils pouvaient dire, c'est que “ j'étais aveugle et maintenant je vois ” Et quand des amis leur adressaient des reproches, attribuant leur Foi aux mystérieuses opérations d'un

“ esprit mauvais, ils ne pouvaient que dire : “ Il est merveilleux que vous ne sachiez pas d'où il vient et que cependant il m'ait ouvert les yeux.”<sup>1</sup> La conscience qu'ils avaient la même Foi que l'Eglise universelle, les consolait dans leur isolement. L'unité et l'universalité du christianisme auxquelles ils participaient, les dédommageaient de la solitude apparente de la foi qu'ils avaient embrassée.”

Mais tous ne suivirent pas les inspirations de cette voix qui les appelaient vers l'unité de l'Eglise infallible. Un grand nombre continuèrent dans l'Eglise anglicane le travail commencé ; il fallait à tout prix rendre catholique l'Eglise nationale, et l'empêcher de se dissoudre et de s'écrouler sous les coups que lui portaient le rationalisme d'un côté et le *romanisme* de l'autre.

Le savant auteur nous montre ces hommes énergiques à l'œuvre et s'emparant “ du sentiment religieux ” développé par le méthodisme, pour l'appliquer au système hiérarchique et dogmatique de la haute église, jusque-là engourdie dans un *formalisme* d'une désespérante froideur. Le foyer du feu nouveau est à Oxford, mais de là il rayonne sur toute l'Angleterre protestante et y fait germer un esprit et des œuvres, qui, certes, purent un instant faire croire à une résurrection spirituelle de cet immense cadavre que la nouvelle école voulait si charitablement galvaniser.

“ Enfin, dit Mgr. Manning, une conviction intime s'est produite chez un grand nombre. C'est que le protestantisme ne saurait être la nature de l'Eglise d'Angleterre, mais qu'il est un accident *passager*, quoique résultant nécessairement de certaines circonstances. Aujourd'hui, les hommes réfléchis et vertueux reconnaissent que l'église d'Angleterre n'est rien, si elle n'est pas catholique, et qu'à moins d'être d'accord (*substantial agreement*) avec le monde chrétien, elle ne saurait être catholique. Voilà, ajoute-t-il, les idées qui ont pénétré dans les esprits d'élite parmi le clergé anglican”.

Jusque là, rien que de légitime. Ces messieurs veulent réformer leur église : comme elle en a grandement besoin, on ne peut que les louer : “ ils ont droit à la sympathie des catholiques, dit Mgr. Maning, tant qu'ils ne s'approprient pas illégitimement les doctrines romaines et qu'ils n'adopteront pas, sans autorisations convenables, le rituel romain.

Mais, précisément, il ne faut pas oublier que ce mouvement réformateur est aussi dirigé, d'une manière plus ou moins connue et avouée par la conscience de ses auteurs, contre les progrès, en

<sup>1</sup> St. Jean. IX.

Angleterre, de la religion catholique reconnaissant pour chef le Pontife Romain. Il importe donc de l'étudier aussi à ce dernier point de vue, autrement on n'en connaîtrait pas le caractère intime, le but final et les résultats probables.

C'est ce que fait Mgr. Manning. "Tout Eirènicon écrit contre l'Eglise catholique est un renfort pour le camp du rationalisme en Angleterre. Ce livre fut écrit pour justifier l'église d'Angleterre et empêcher les conversions à l'Eglise catholique."

Etudié à ce point de vue, le puséisme a passé par quatre périodes que l'archevêque signale à notre attention.

Depuis 1830 à 1840 "les doctrines catholiques étaient rejetées comme fausses, vu qu'elles contredisent l'écriture et les Pères.... On s'aperçut bientôt que la position n'était pas tenable..... on proclama que les églises romaine et anglicane sont toutes deux catholiques, mais que l'église d'Angleterre est plus pure et plus primitive : Rome s'est trompée et l'Angleterre attend qu'elle se réforme pour rétablir la communion."

Le cardinal Wiseman, dans la *Dublin Review*, et certains écrits publiés à Oxford<sup>1</sup>, mirent bientôt cette théorie à néant.

Une troisième théorie remplaça les deux premières. En 1844, "on admit que Rome n'avait pas erré ; que l'Angleterre avait erré ; toutefois que les formulaires anglicans pouvaient supporter une interprétation catholique et être mis d'accord avec le concile de Trente. Cet édifice parut solide pendant quelques jours, mais bientôt les maîtres maçons l'abattirent et s'en allèrent."

Ce "maître maçon," c'est le Dr. Newman dans le traité 90. Peu de temps après, il abjura l'hérésie et fit sa soumission à l'Eglise catholique, laissant derrière lui le Dr. Pusey, qui en est encore au même point, travaillant d'une main courageuse quoique débile à construire l'édifice.

Le quatrième plan n'est qu'un développement du troisième. Le voici. "On peut croire toute la doctrine romaine ; on peut introduire tout le rituel romain, dans l'église anglicane. Pour ex-clure Rome, il faut que l'église d'Angleterre lui devienne con-forme par imitation, c'est-à-dire par la grand'messe et la basse messe, par la confession et l'extrême-onction, par les chasubles et les encensoirs ; par les crosses, la barette et le collet romain ; en un mot, par l'unionisme et le ritualisme."

On le voit, il faut tout accepter, excepté Rome elle-même. Il faut insister sur ce point ; la question en est rendue là.

Un écrivain français, protestant ou libre-penseur, énonce ainsi

<sup>1</sup> Tract for the times.

la synthèse puséiste.<sup>1</sup> “ En résumé, la théorie anglo-catholique répudie complètement le protestantisme et ses variations. A l'en croire, l'Angleterre et son clergé ont constamment été fidèles à la foi catholique ; c'est là un point douteux peut-être, mais pour eux essentiel. Cette doctrine reproduit tous les dogmes admis au V<sup>e</sup> siècle et formulés dans les trois principaux symboles. Ne reconnaissant au-dessus d'elle-même que la grande église catholique visible, œuvre du Christ, l'église anglo-catholique proclame que Rome est une *sœur* et non pas une *souveraine* ; le pape, aux yeux des évêques tractariens, n'est qu'un *évêque* comme eux, mais il emprunte à l'antiquité et à l'importance de sa métropole, la primatie en occident et la présidence du concile œcuménique.

.....“ Sans doute l'église d'Angleterre reconnaît que l'unité est d'essence primordiale, mais pour elle cette unité existe dans l'unité mystique qui fait un même corps et un grand tout des unités catholiques particulières ; de plus, enfin, cette unité n'a qu'une seule expression sur la terre, le concile général.....”

L'écrivain protestant est un peu coulant sur les dogmes catholiques. Nous avons vu ce qu'il faut penser de cette admission “ de tous les dogmes admis au V<sup>e</sup> siècle et formulés dans les trois principaux symboles.” Mais ce n'est là qu'un détail.

Voilà donc le système destiné à remplacer l'Eglise catholique et à rassurer les consciences ritualistes. A ceux qui seraient tentés de s'alarmer, on pourra dire : Pourquoi ces craintes vous inclineraient-elles à abandonner votre Eglise pour entrer dans une autre ? N'avons-nous point “ tous les biens ” que possède l'Eglise romaine ? Les sacrements, le sacerdoce, la succession apostolique sont à nous, comme à notre sœur de Rome. Nous croyons ce qu'elle croit. Etes-vous effrayés de notre isolement au milieu du monde chrétien ? Rassurez-vous, cet isolement n'est point réel. Nous sommes en communion avec Rome dans tout ce qu'il y a d'essentiel pour constituer l'unité de l'Eglise. Nous ne nous soumettons pas au pontife romain, comme le font les catholiques de son obéissance. Mais nous sommes prêts à lui accorder tout le respect dû à l'antiquité de son siège, et à l'espèce de préséance que les droits ecclésiastiques lui reconnaissent : “ *Primus inter pares*.” Mais par l'institution divine, il n'a pas plus de droit à la soumission de notre esprit et à l'allégeance de notre volonté, que les évêques de notre sainte communion anglicane. Prions, cependant, pour que les distinctions *accidentelles* qui nous séparent

<sup>1</sup> *Revue des Deux-Mondes*. L'Anglo-catholicisme, par Gilbert Thierry.

puissent un jour s'effacer. Prions ; rendons-nous dignes du bonheur que nous aurons peut-être un jour d'embrasser notre sœur de Rome, à qui nous reconnaissons de si belles qualités, malheureusement un peu obscurcies par des exigences incompatibles avec nos droits, et par quelques pratiques contre lesquelles ses enfants ne se gardent pas assez. En attendant, vous le voyez, rien ne doit nous inquiéter dans notre situation religieuse.

Nous n'avons pas à dire si ce système permet la bonne foi chez ses auteurs. Leurs amis, et Mgr. Manning lui-même paraît être de cet avis, pensent que oui. Il nous importe surtout de montrer combien cette théorie, une fois admise, est de nature à tranquilliser ceux qui en sont les malheureuses victimes. L'archevêque de Westminster dit de ce système : " En tant qu'il est destiné à supplanter " l'Eglise et à tromper les âmes, il mérite notre réprobation."

Heureusement, les espérances que le ritualisme fait concevoir aux adversaires les plus déterminés de la vraie religion, ne paraissent pas devoir se réaliser pleinement. " Par sa haine ouvertement déclarée contre tout *mouvement catholique* parmi nous, disait un évêque anglican, l'Eglise romaine laisse bien deviner quelle force nous trouverions contre la perversion papale, en faisant un usage suffisant des cérémonies du culte."

Les docteurs de l'école ritualiste ont évidemment espéré ce résultat : ils y ont employé tout leur savoir faire. On dit qu'ils font promettre à leurs pénitents de ne point s'adresser à des prêtres catholiques pour éclaircir leurs doutes.

Mgr. Manning ne croit pas que cette théorie produise autant de résultats pratiques que ses auteurs en attendent. Sans doute, à côté du bien relatif qu'elle a pu faire, il en résultera beaucoup d'infidélités à la grâce. Mais, dit le savant archevêque, " Nul ritualisme.....ne retiendra une âme qui croit que l'Eglise catholique " est suprême et infaillible. Et Rome repousse tous ceux qui " nient ces vérités divines...Ils connaissent peu l'action de l'Eglise " catholique en Angleterre, ceux qui s'imaginent que l'unionisme " ou le ritualisme empêche l'expansion perpétuelle qui de jour en " jour s'avance de tous côtés.....Ailleurs il affirme que pour une " âme qui est retenue loin de l'Eglise, il lui en vient trois autres."

Remarquons, cependant, que ces conversions sont des protestations pratiques contre le système lui-même, dont une des tendances est d'empêcher cet abandon de l'anglicanisme.

Il ne reste plus qu'à déterminer la place que doit occuper le ritualisme dans l'histoire des doctrines du dix-neuvième siècle. Ce que l'on dira du ritualisme doit s'entendre de toute la théorie des néo-anglicans, comme on l'a déjà remarqué.

Les hommes d'Oxford répudient le protestantisme et proclament bien haut les droits de *l'autorité* en matières doctrinales. N'est-il pas étonnant que les écrivains les plus autorisés leur contestent formellement le droit d'afficher des prétentions honorables, sans doute, mais incompatibles avec leur manière de parler et surtout d'agir ? Serait-il possible que cet enfant chéri de l'université d'Oxford n'ait pas eu le bonheur d'échapper au péché originel de sa conception protestante ?

Telle est pourtant l'accusation lancée contre lui. Il est protestant dans son principe ; protestant dans ses procédés, et il aboutit au rationalisme.

Mgr. Manning est un de ceux qui ont fait ressortir ce caractère rationaliste de la nouvelle école. Mais il n'est pas le seul : nombre d'écrivains catholiques anglais ont fait la même remarque.

“ Le jugement privé du protestant ordinaire est limité et modeste, à côté de cet exercice sans bornes de l'esprit privé. Si un homme croyait toute la théologie catholique et les décrets des dix-huit conciles généraux, d'après le principe de l'Eirénicon, il ne serait pas un catholique, il serait aussi vraiment protestant que Luther et Calvin.”

Et ailleurs : “ Le ritualisme n'est que le *jugement privé* revêtu de riches ornements d'église, travaillés de diverses couleurs... chaque frange d'une magnifique chape portée sans autorisation, n'est qu'un nouvel acte de *jugement privé*.”

Presque tout le livre de Mgr. Manning est une démonstration de cette thèse, que le rationalisme est au fond de toutes les théories diverses qui se débattent à l'aise dans l'établissement national. Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter, pour mettre en évidence cette assertion du savant archevêque.

1<sup>o</sup> Les néo-anglicans (puséistes, ritualistes, etc.) affirment qu'ils reconnaissent *l'autorité enseignante* de l'Eglise universelle. Mais ils ne s'expliquent guère là-dessus. L'article XXI de la confession anglicane affirme que les conciles généraux “ peuvent errer et ont quelquefois erré.”

Les néo-anglicans disent la même chose.

Donc, selon eux, l'Eglise universelle n'est pas *perpétuellement* infallible. Qui donc nous dira si l'Eglise *hic et nunc* enseigne la vérité ? Si l'Eglise assemblée en concile s'est trompée, sans doute l'église d'Angleterre est susceptible d'erreur ? Qui donc sera le juge ? Qui aura l'autorité ?

L'Eglise universelle, répondent-ils toujours. Mais quand saurons-

nous si elle se trompe ? Leur réponse, si réponse il y a, nous sera envoyée tout à l'heure.

2<sup>o</sup> Au moins faut-il que cette autorité soit de droit divin. Or, l'école nouvelle ne reconnaît au Pape aucune autorité sur l'Eglise universelle, qui lui appartienne autrement que par l'institution ecclésiastique. Qui donc assemblera les conciles ? Qui les présidera ? Qui les confirmera ? Et puis les conciles ne peuvent siéger en permanence. Où, à qui, aurons-nous recours dans les controverses sur les matières de foi ?

3<sup>o</sup> Il est donc évident, comme le répète si souvent Mgr. Manning, que ces messieurs rejettent l'autorité de Jésus-Christ s'exprimant par la *voix vivante* de l'Eglise. Comme le protestant, comme le catholique, ils reconnaissent la parole de Dieu dans la Bible ; contre le protestant vulgaire, ils entendent cette même parole dans la tradition ; et ils s'imaginent entendre avec le catholique, une interprétation de la parole divine, dans la voix de l'Eglise universelle parlant par les conciles. Mais ils se contredisent, puisqu'ils avouent que ces conciles peuvent se tromper. Où est donc la *voix vivante* qui fera autorité pour eux ?

4. Quel est le principe fondamental du protestantisme ? N'est-ce pas le droit d'interprétation privée de la Bible ?

Or, que fait la nouvelle école ? Reconnaissant la Bible et la tradition pour autorités divines, il s'agit de savoir ce qu'elles enseignent. Ils ne demanderont pas à l'*Eglise vivante* ce qu'il faut croire là-dessus. Non ; mais ils interrogeront la Bible elle-même ; ils consulteront la tradition, ils étudieront les Pères, pour trouver à ces diverses sources les dogmes catholiques, dont la *voix vivante* de l'Eglise n'est pas l'interprète infallible. Vraiment, ces messieurs sont cartésiens en religion, et leur méthode n'est qu'une introduction au rationalisme en matière de religion. C'est la critique rationnelle qui leur sert de flambeau, dans la longue et pénible recherche à laquelle il leur faut se livrer, pour amasser les matériaux de l'édifice religieux. Ils professent un grand respect pour les papes, les conciles, etc. ; mais ils les contrôlent.

Quelle différence les sépare donc des autres sectes protestantes ? Est-ce parcequ'ils ont réussi, par leur *examen critique* de la Bible et de l'histoire, à saisir un plus grand nombre de vérités ? Mais ce n'est là qu'un accident, et, dans l'espèce, qu'une circonstance purement matérielle. On n'y peut pas distinguer une différence formelle entre eux et les autres chrétiens, qui ne font pas partie de la religion catholique. Ils ne peuvent pas accepter ces vérités logiquement, sur l'*autorité* d'une Eglise qui, à leurs yeux, n'est pas perpétuellement infallible. Ils ne croient donc que ce qu'ils ont trouvé

eux-mêmes, par l'exercice de leur jugement privé, dans l'Écriture et la tradition, comme les autres protestants croient ce qu'ils ont trouvé seulement dans la Bible. C'est le même rationalisme dans les deux cas; seulement les ritualistes exercent leur jugement privé sur un champ plus vaste que les autres; ils sont arrivés à des résultats plus considérables; mais aussi, ils sont plus largement protestants. Ils ont saisi une grande partie de la doctrine catholique; mais ils l'ont atteinte, ils la croient et ils la retiennent par un principe protestant.

Ainsi, pour nous servir des expressions du spirituel écrivain, souvent cité dans cet article,<sup>1</sup> le "moi," voilà le pontife suprême à Oxford: "Les Pères interprétés par l'Église, cela veut dire: mon *opinion* au sujet des Pères interprétée par mon *opinion* au sujet de l'Église.

"Le fait est que le puséisme.....n'est que l'ultra-protestantisme. *plus* deux fois ses prétentions..... Le *moi* est le seul pontife, dans la haute comme dans la basse église; mais il prend des dimensions plus gigantesques dans la première.....Affirmer le principe d'autorité et en répudier chaque fois la pratique; réclamer le titre de *catholique* et n'être en communion avec personne... voilà le privilège des *gentlemen*... qui ont toujours réussi à protester en même temps contre l'Église romaine, contre leur propre église et contre toute autre église. A la vérité, pour n'être pas seuls dans le monde, ils affectent de transférer leur allégeance à un église *primitive*, purement imaginaire..... Cette soumission à une église, qui a cessé d'exister depuis bien des siècles, est la plus ingénieuse des inventions protestantes, pour ne se soumettre à rien et à personne.

"Le Puséiste dit: "L'Église, c'est moi... Obéissez-moi, dit-il à ses disciples... Quant à moi, je n'obéis à personne, je n'écoute que mon interprétation des Pères, du moins de ceux que j'approuve: car mon Église n'est pas encore suffisamment catholique pour mériter mon obéissance. Un jour viendra où elle aura été assez instruite par moi; alors elle cessera d'être protestante sans être romaine, et je pourrai lui obéir..... Alors il ne sera plus nécessaire pour moi, comme c'est malheureusement le cas aujourd'hui, de cumuler en ma personne les fonctions du Pape, des Saints, des Pères, des conciles généraux et de Dieu Tout-Puisant."

La forme épigrammatique et quelque peu exagérée ne détruit pas la justesse de cette appréciation.

<sup>1</sup> Comedy of convocation.

Mgr. Manning, après avoir fait voir le rationalisme au fond de toutes ces théories, le rationalisme au bout de tous ces systèmes ; cite les paroles d'un écrivain de talent, pour indiquer la direction que l'esprit de la nation anglaise tend tous les jours à prendre de plus en plus. Le fils de Lord Russell, cité par le vénérable auteur, est ici l'expression de la "jeune Angleterre." Il met au grand jour les idées depuis longtemps entretenues par beaucoup de personnes, et qui se généralisent de plus en plus. "Le christianisme n'entre point dans l'essence de l'Eglise nationale, quelque utile ou même indispensable qu'il puisse être pour sa prospérité."

Le fameux Swift ne voulait pas qu'on abolît le christianisme, par acte du Parlement, pour la raison que la *sécurité* de l'église établie pourrait peut-être en souffrir un peu.

Il dit encore : "Nul homme bien instruit n'est supposé croire aux trente-neuf articles. L'église d'Angleterre est tout simplement la création de l'état. .... Là *variété* plutôt que l'unité devrait être le but où elle tend....."

"Voici, ajoute Mgr. Manning, les fruits légitimes de la Réforme... c'est une prophétie qui dévoile ce que sera l'avenir... Mais avant ces événements, tout ce qu'il y a de logique et de persévérant dans l'école anglo-catholique, unioniste et ritualiste, aura enfin trouvé le repos et la patrie dans la vraie foi et l'unique bercail."

Et ailleurs : "Tous ceux qui, dans l'église nationale, soupirent après des choses meilleures et plus élevées, après le dogme, l'autorité et l'unité, doivent se garder d'attaquer le seul immuable, la seule autorité, la seule unité sur la terre. Il est dangereux de se donner le plaisir d'avoir à ce prix des théories insulaires....."

"S'ils désirent la réunion de leur église avec Rome, le seul moyen de le prouver, c'est de témoigner de l'amour envers l'Eglise catholique. Nous ne devrions plus entendre parler de nouveaux "Eirénicons" lancés contre l'amour que nous portons à la Mère de Dieu, et contre le vicaire de son Divin Fils."

La répulsion pour le culte de Marie et l'autorité du St. Siège, voilà un des traits caractéristiques de cette école, au moins telle que personnifiée dans ses écrivains les plus autorisés. L'ennemi de l'Eglise et de Jésus-Christ y trouve son compte. L'antiquité chrétienne disait déjà de Marie : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*. Notre Seigneur disait à Pierre : "J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas, et, après ta conversion, confirme tes frères." Or, dit St. Thomas d'Aquin, Notre Seigneur a dit cela parcequ'il faut que la foi de l'Eglise soit une "et qu'il n'en pourrait pas être ainsi, si les questions de foi n'étaient pas déterminées par Celui qui préside à toute l'Eglise, de telle sorte que sa

“ décision soit gardée fermement par toute l'Eglise ; d'où il résulte  
“ qu'il n'appartient qu'à la seule autorité du Souverain-Pontife  
“ (successeur de Pierre) de donner les nouvelles formules de foi,  
“ de même que toutes les autres choses qui ont rapport à toute  
“ l'Eglise, comme, par exemple, d'assembler le concile général, etc.”<sup>1</sup>

Il est temps de terminer cet examen, déjà trop prolongé, d'une école religieuse intéressante à bien des titres. Nous croyons avoir rendu justice aux bonnes intentions des docteurs et des disciples, il nous semble que leurs tendances nobles et chrétiennes ont été appréciées, ainsi que le bien réel qui a été produit. Que s'ils sont restés en deça de la vérité, s'ils n'ont pu la saisir dans tout son ensemble ; si l'on doit même déplorer des intentions matériellement mauvaises, il faut s'en prendre à la nature du protestantisme qui exige comme conditions de son existence, l'opposition à l'autorité *vivante, perpétuelle et une* de l'Eglise catholique.

Et après avoir suivi avec intérêt ces esprits d'élite dans leurs recherches ; après avoir applaudi à leurs succès, déploré leurs défaillances, souri quelquefois de leurs puérités ; on sort de cette étude plus reconnaissant envers l'Eglise catholique et son chef visible, dont la voix douce et forte nous met en garde contre les tristes prétentions du rationalisme protestant ou philosophique, tout en nous laissant une liberté glorieuse et féconde, la liberté des enfants de Dieu.

R. OUELLET, P<sup>re</sup>.

<sup>1</sup> 2. 2. 10. Q. A.

---

# ETUDE SUR LE MOYEN-AGE.

(SUITE ET FIN.)

## ÉTAT MORAL DU MOYEN-AGE.

L'état politique, littéraire et matériel du moyen-âge a été décrit. Mais est-ce là tout ce qu'il y a à connaître d'une société ? Non, il faut savoir aussi quelle était sa vie intime, ses sentiments intérieurs, sa force morale, et, par suite de tout cela, son bonheur ou son malheur réel. C'est ce qui me reste à exposer.

Un seul principe me paraît devoir expliquer le moyen-âge sous le point de vue que je vous signale : ce principe, c'est la foi. Oui, le sentiment religieux profondément enraciné dans le cœur des peuples, une conviction qui, dans toutes les circonstances de la vie, rappelait fortement les dogmes et les enseignements du christianisme, voilà ce qui rend raison des phénomènes moraux dont cette époque étonne nos regards. Dans la foi dont il était pénétré, le moyen-âge trouva un adoucissement à ses malheurs, une grande force morale, et une source féconde de douces et pures jouissances.

La religion dominait tout alors, sans rien étouffer. " Elle n'était pas reléguée, dit M. de Montalembert, dans un coin de la société, murée dans l'enceinte de ses temples ou de la conscience individuelle. On la conviait au contraire à tout animer, à tout éclairer, à tout pénétrer de l'esprit de vie, et, après avoir assis les fondations

de l'édifice sur une base inébranlable, sa main maternelle venait encore en couronner le sommet de sa lumière et de sa beauté. Nul n'était trop haut placé pour lui obéir, et nul ne tombait si bas qu'il pût échapper à ses consolations et à sa protection. Depuis le roi jusqu'à l'ermite, tous subissaient à certains moments l'empire de ses pures et généreuses inspirations. Le souvenir de la Rédemption, de la dette contractée envers Dieu par l'homme racheté sur le Calvaire, se mêlait à tout, se retrouvait dans toutes les institutions, dans tous les moments, et, à certains moments, dans toutes les âmes. La victoire de la charité sur l'égoïsme, de l'humilité sur l'orgueil, de l'esprit sur la matière, de tout ce qu'il y a d'élevé dans notre nature sur tout ce qu'elle renferme d'ignoble, d'impur, était aussi fréquente que le comporte la faiblesse humaine. Jamais cette victoire n'a été complète ici-bas ; mais, on peut l'affirmer sans crainte, jamais on n'en a approché de si près."

Sans doute de grands maux pesèrent sur les générations du moyen-âge.—La guerre, les dissensions civiles, l'oppression du fort sur le faible, ces tristes éléments de la vie de l'humanité à toutes ses époques, ne manquèrent pas à celle-ci. Les peuples se ressentirent longtemps des vices de leur état primitif. La barbarie originelle ne put voir sitôt ses flots refoulés, et elle se gonfla quelque fois au point de produire d'horribles désastres. Mais hélas ! quel âge n'a pas sa page sanglante !

Nous frémissons des horreurs des jours passés et que n'a-t-on pas vu depuis un siècle ? Les fureurs de la convention, cinq millions d'hommes emportés par les guerres si sanglantes de l'empire, les atrocités de la guerre civile en Espagne..... Mais qu'ai-je besoin de rappeler ce qui s'est passé hier ? Regardez ces Etats du sud de la confédération américaine : ils sont encore rougis du sang d'un million de frères qui se sont égorgés : là, existent des ruines semblables à celles qu'ont faites les Huns et les Vendéens dans l'empire romain. Et l'on entend chez les vainqueurs, dont la haine n'est pas assouvie, des cris de proscription, qu'on dirait proférés par les sauvages, habitant jadis ces contrées..... Et dans un autre continent, écoutez les plaintes déchirantes de l'Irlande affamée, et surtout ces gémissements de la Pologne, offrant au monde le spectacle de la plus cruelle oppression que jamais nation ait eue à subir. Tout récemment, un cri d'horreur s'élevait avec la plus grande justice, contre un misérable qui avait tenté d'assassiner le czar ; le nom de cet homme n'est prononcé qu'avec exécration. Et, cependant, l'on a fêté en même temps, au milieu des plus solennelles réjouissances, un homme incomparablement plus coupable, je veux dire ce souverain même qui a échappé au fer

du meurtrier, et qui, lui, est l'assassin d'un grand peuple, dans le sein encore palpitant duquel il tourne et retourne son arme cruelle, pour arracher ce qui lui reste de vie nationale et surtout de vie catholique. Le meurtre de la Pologne, auquel l'Europe assiste sans qu'il trouble en rien ses fêtes et ses amusements, quelle ignominie pour notre siècle !

Mais pardonnez la déplorable récrimination que je viens de faire. Pour l'honneur de l'humanité, jetons le voile sur ces excès trop souvent sanglants, et ne reprochons pas plus à nos pères leurs tristes erreurs, que nous n'aimons à entendre rappeler les nôtres. Oh ! dans l'intérêt de quelque cause que ce soit, ne nous plaisons à exagérer le mal, à le redire même tout entier. Versons une larme sur les malheurs et les égarements des hommes, et détournons nos regards de ce lamentable tableau, pour les porter et les reposer sur toutes les scènes qui montrent des sentiments nobles et généreux dans l'humanité.

Je l'ai dit, le moyen-âge a eu sa triste part de crimes et de malheurs : la guerre y fut fréquente et l'injustice s'y montra avec audace. Mais une digne puissante était opposée à toutes les sortes de violence. C'était la foi chrétienne qui animait la société. Pour ne rappeler que quelques faits, qui prouvent l'ascendant de la religion dans ces âges, voyez cette *Trêve de Dieu*, qui interdisait les armes et la violence du mercredi soir au lundi matin, et qui, par là même, se changeait souvent en paix ; voyez cette intervention de l'autorité ecclésiastique, pacifiant tant de différends, et, quelque fois, ces interdits solennels qui, par la frayeur religieuse qu'ils produisaient, mettaient fin bientôt aux désordres et aux injustices qui les avaient provoqués... Jamais l'ascendant de la persuasion sur la force brutale des passions humaines ne parut plus grand, que lorsqu'on voyait ces religieux de l'ordre de St. Dominique et de St. François parcourir les campagnes, et prêcher la paix et la concorde. Voici un fait entre mille autres. Je tressaille d'émotion en le racontant... L'Italie était déchirée par les dissensions civiles les plus acharnées. Le Pape donne ordre au dominicain, Jean de Vicence d'aller les apaiser. Celui-ci annonce qu'il prêchera la concorde aux villes ennemies dans les plaines de Vérone. Deux cent mille hommes suspendent leurs haines, déposent leurs armes et viennent se presser autour de l'orateur de la paix publique. Il prend pour texte ces paroles de l'Évangile : "Je vous donne la paix, je vous laisse la paix." Il n'avait pas achevé de les développer, qu'une explosion de sanglots et de larmes lui montre que tous les cœurs sont touchés ; et les chefs des maisons rivales d'Est de Romano donnent, en s'em-

brassant, le signal de la réconciliation universelle. Puis le prédicateur dicte un traité de paix auquel tous souscrivent.

C'est ainsi que le mal était vigoureusement combattu, qu'une immortelle lutte se livrait chaque jour au nom de la justice et de la charité contre la violence et la discorde. Rien ne se dérobait à cette influence universelle qui agitait les paysans épars dans la campagne, remuait souvent les villes entières comme un seul homme, et allait chercher jusqu'aux rois sur leurs trônes. Des faits nombreux, attestant l'influence de la religion sur les puissants et les despotes, ont déjà été cités dans cette discussion.

L'esprit de foi qui animait le moyen-âge mit un soulagement et un terme à bien des malheurs ; mais il y fut aussi le principe d'une grande force morale, d'une haute vertu ; c'est ce qui fait la gloire spéciale de cette époque. Après tout, la vertu, c'est-à-dire, cette énergie qui fait sacrifier les mauvais penchants aux devoirs, cet amour du bien qui l'emporte sur l'intérêt et le plaisir ; la vertu, c'est-à-dire, en un mot, la grandeur du cœur ; n'est-ce pas ce qu'il y a de plus beau, de plus glorieux sur la terre ? Quel a été l'état moral du moyen-âge ? Voyons.

L'histoire telle que l'ont écrite les conspirateurs contre la vérité, suivant l'expression de M. De Maistre, l'histoire chez nombre d'écrivains, nous présente cette période comme livrée à la plus profonde démoralisation. Et l'on dit que les traits les plus forts contre les mœurs du moyen-âge, se trouvent dans les discours et les écrits des hommes les plus religieux du temps, dans les arrêts des conciles, aussi bien que dans les chroniqueurs et les poètes.

Cette considération semble avoir de la force, et elle a été présentée par M. de Chateaubriand dans ses *Etudes historiques*. Mais je regrette que l'illustre auteur n'ait pas fait l'observation d'un écrivain alors protestant, M. Hurter. De tout temps, dit celui-ci, les hommes les plus vertueux ont fait un tableau peut-être chargé des vices de leur siècle ; les imprécations contre la société sont destinées à produire de l'effet plutôt qu'à tracer un tableau véritable. La vie du monde est en général encore si éloignée de l'idéal de la perfection évangélique, que l'Eglise dans tous les siècles a parlé en termes énergiques contre la société. Les écrivains religieux du moyen-âge n'ont pas parlé plus fortement des vices de leur temps, que Bourdaloue et surtout Massillon de la conduite morale du siècle de Louis XIV. D'une autre part, dit toujours M. Hurter, les défauts du clergé ont été remarqués, par ce qu'on s'aperçoit plus promptement de ce qui contraste avec une position quelconque, que de ce qui s'accorde avec elle. Il est difficile aux écrivains, et aux poètes surtout, de retenir le trait d'esprit qui se

présente à leur plume : de là beaucoup de traits railleurs contre les clercs et les moines.

Je crois que ces observations de l'écrivain que je cite seraient trouvées judicieuses par ceux qui ne voudraient pas que la postérité jugeât notre époque, par les invectives de certains écrivains contemporains. Et pour ne citer qu'un seul de ceux-ci, M. de Lamennais, dans les *Amshaspands*, a fait de la société actuelle un portrait propre à la rendre l'exécration de la postérité. Ces observations posées, je reviens au moyen-âge.

Distinguons les temps et les lieux : sans doute à certaines époques où la société, ayant à se défendre contre les invasions des Normands au nord, et celle des Sarrasins au midi, ne songeait qu'à pourvoir à sa conservation matérielle ; où, en même temps, des guerres intestines, souvent renouvelées, mettaient les armes à la main de tous, et empêchaient la diffusion de l'instruction et l'action de la surveillance pontificale ; sans doute, alors, de grands désordres régnèrent dans quelques contrées, en Allemagne, par exemple, et en Italie, au dixième siècle. Le midi de la France, quand l'épouvantable secte des Albigeois l'infesta, offrit aussi un triste spectacle moral.

Mais dans d'autres siècles ou en d'autres lieux, s'il se rencontra comme partout, et toujours, de grands crimes et des vices déplorables, ils ne signalèrent pas l'état général de la société. Celle-ci présenta à l'époque de la plus haute domination de l'esprit religieux, au treizième siècle, le spectacle des plus hautes vertus, et des mœurs inspirées par le Christianisme. Après tout, généralement, on conforme sa conduite à ses principes. Qui peut dire que les doctrines n'influent pas essentiellement sur les mœurs ? Quand l'esprit chrétien pénétra si avant dans toutes les parties de la société, il dût nécessairement y produire son fruit. Et l'histoire nous l'y fait voir en effet. Qui pourrait croire à la démoralisation de ces siècles si féconds en personnages remarquables par la sainteté, dans toutes les conditions, dans tous les ordres de la société, depuis le trône jusqu'à la chaumière, dans le clergé, le cloître et les diverses classes du peuple ; de ces siècles qui virent s'élever et se consolider près de quarante ordres religieux, dont les uns comptaient jusqu'à cent cinquante mille membres, et qui embrassaient une si grande partie du monde laïc, dans ses vastes affiliations connues sous le nom de tiers-ordre ; de ces siècles où le dévouement, l'esprit de charité, la foi énergique qui fit opérer de si grandes merveilles, montrent que les plus nobles sentiments étaient au cœur des peuples.

Il faut le dire, jamais l'homme moral ne parut si grand

qu'à cette époque. On avait la connaissance de ses devoirs et on se sentait la force de les suivre, en même temps que l'on appréciait la dignité de l'homme et la valeur de ses droits. L'esprit religieux, le penchant à la bienveillance, la généreuse hospitalité, l'honnêteté dans les rapports sociaux, la bonne foi, la confiance réciproque, les mœurs chastes, si bien caractérisées par le respect porté aux femmes à un si haut degré ; voilà les qualités qui distinguent ces générations. Je ne puis que les indiquer : mais les traits nombreux et variés s'en trouvent surtout dans le précieux ouvrage d'un savant anglais, M. Digby, dont le livre intitulé : *Les âges de foi*, est rempli des plus charmants détails. C'est une des plus attachantes lectures que je connaisse.—Et pour ne citer qu'un trait du caractère moral des beaux siècles du moyen-âge, c'est chez eux que l'on trouve porté au plus haut degré ce sublime sentiment, l'honneur, mot qui dit noble franchise, généreux dévouement, force de cœur. Oh ! quand ce sentiment domine une époque, on peut dire qu'il y a chez elle une grande puissance morale.—On disait, tout-à-l'heure, que les facultés de l'esprit s'exercent simultanément ; cela est bien plus vrai de celles de l'âme. Il y a une telle liaison entre les fibres du cœur, que l'une ne peut vibrer sans que les autres ne rendent une palpitation analogue. C'est une lyre dont les diverses cordes sont dans une harmonie essentielle ; quand vous avez tiré de l'une un son mélodieux, soyez sûr que les autres ne formeront jamais une dissonance. L'honneur, cet ensemble des facultés morales, était pour ainsi dire personnifié dans la chevalerie. Je regrette de ne pouvoir parler plus au long de cette création du moyen-âge. Mais j'ai prononcé son nom pour réveiller les plus nobles souvenirs.

De hautes vertus, des sentiments d'honneur, un esprit religieux profond, régnaient dans les beaux siècles du moyen-âge. Je suis en droit de conclure qu'il y avait dans cette société beaucoup plus de félicité qu'on ne l'a dit. En quoi consiste le bonheur de l'homme ? D'abord dans l'exemption des habitudes vicieuses, source des plus grandes infortunes morales et physiques. Or, maîtrisées par le frein de la religion, ces habitudes, aux siècles dont nous parlons, n'exercèrent point, généralement du moins, sur les individus les funestes effets des passions violentes qui grondent de nos jours, dans les pays que la foi a désertés, et que les hommes d'état alarmés ne savent plus comment contenir. Le bonheur humain, c'est encore, non pas les jouissances du luxe et la satisfaction de besoins ajoutés à ceux que la nature nous donne ; mais c'est, pour le plus grand nombre, l'état fixe et paisible d'une certaine aisance exempte d'avidité et de crainte de perturbation. La

tranquillité intérieure de la société, la conservation des mêmes principes d'ordre civil et d'économie sociale donnaient, sous ce rapport, aux familles, des assurances que les bouleversements politiques, les fluctuations de l'industrie et la cupidité générale de notre époque ne peuvent promettre. Pour les classes pauvres, le bonheur c'est le soulagement à leurs malheurs ; soulagement du corps par le pain offert à la faim et le remède donné à la maladie ; soulagement de l'âme par les consolations, les encouragements et la sympathie. Sous ce rapport, surtout, nul parallèle à établir entre les siècles du moyen-âge et le nôtre, qui ne sait pas faire l'aumône à l'âme du pauvre. Après tout, les besoins matériels ne sont pas les seuls que l'homme éprouve. Il y a aussi des jouissances pour le cœur et l'esprit. Et c'est dans ces jouissances qu'est tout le bonheur. Eh bien, alors, l'esprit savait ce qu'il devait croire. Tous les devoirs étaient connus ; on n'était pas dans une discussion continuelle sur les principes les plus fondamentaux de l'ordre religieux et social ; l'agitation du doute ne déchirait pas les intelligences.

Et le cœur, que ne trouvait-il pas dans les liens de familles si resserrés alors, dans la naïveté et la simplicité des mœurs chrétiennes, dans tous les sentiments si profonds et si énergiques que la foi sait inspirer. Quant à l'imagination, elle vivait d'une vie de charmes, inconnue, incompréhensible aujourd'hui. Elle avait pour se satisfaire la source immense que les convictions religieuses lui présentaient. Rien n'était plus propre à l'exciter que ces dévotions populaires, qui consistaient en de certaines croyances et certains rites pratiqués par la foule. C'étaient souvent de touchantes harmonies entre la nature et la religion. Chaque fontaine coulant au milieu des bois, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit, apportait à l'homme de ces temps un sentiment mystérieux et souvent plein d'enchantements. La nature était pour lui une constante merveille. Tout lui rappelait quelque chose de surnaturel ; ses pas n'étaient jamais solitaires ; les anges du ciel, les saints qu'il affectionnait le plus veillaient sur lui, et le défendaient contre les esprits méchants. Quand de la terre ses regards se portaient vers le ciel, là, au lieu de voir dans les constellations, ces signes insipides que la science sans intelligence des temps modernes a empruntés à la mythologie, il y trouvait des figures, ou du moins des dénominations, qui lui rappelaient les dogmes de sa foi, ou des scènes de la terre et du monde en harmonie avec les sentiments de son cœur. Ses yeux, ainsi, lisaient le ciel, et c'était un livre plein de charmes et d'instruction. Et puis, il avait pour contenter son avide curiosité, pour consoler ses ennuis, souvent pour enflammer son courage, il avait la légende,

appelée la bible des pauvres, la légende aux milles récits merveilleux qu'on aimait tant à ouïr et à raconter, et qui laissaient dans l'imagination des traces si frappantes, et dans le cœur de si fortes émotions. Naïves croyances à un ordre de choses surnaturel retrouvé partout, pompes solennelles du culte chrétien, merveilleuses histoires, racontées à l'heure des ombres dans les réunions de parents et d'amis, vagues et délicieuses rêveries d'âmes que ne fatiguaient pas l'inquiétude et le doute, combien vous avez consolé de cœurs, inspiré de nobles sentiments et fait goûter de charmes ! Combien vous avez enrichi l'existence des générations d'autrefois ! Qui pourrait, dit M. de Montalembert, qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors ! Qui songe aujourd'hui à l'imagination du pauvre, au cœur des ignorants !

Oui, je vous le demande maintenant, croyez-vous qu'il y ait plus de vertu, d'honnêteté, d'amour du bien, dans les classes inférieures de la société d'aujourd'hui, que chez le peuple du moyen-âge ? Je citais tout à l'heure le fils des croisés ; écoutons maintenant le fils de Voltaire : je crains, dit M. Michelet, qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait oublié quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit, que dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté.

Encore un trait. Le malheur tenait alors la terre dans sa cruelle étreinte comme aujourd'hui. Mais il ne se présentait pas à l'homme de ces temps, comme une terrible fatalité à laquelle il n'y avait à opposer que la fureur du désespoir. Non, il en souffrait, mais il en comprenait la raison, il savait en adoucir la rigueur et il en espérait la fin tôt ou tard. Et si la terre ne lui souriait jamais, il lui restait toujours le ciel. Alors on n'avait intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme, et dans cette communication il trouvait le soulagement, la consolation et l'espérance.

#### CONCLUSION.

Messieurs, permettez-moi une supposition en finissant. Elle sera le résumé de toute cette discussion.

Si l'un de ces hommes des siècles que nous avons décrits, qui, prêtant serment de fidélité à son roi, exigeait le sien en disant : sinon, non ; qui, au cri lointain de l'oppression, quittait soudainement famille et patrie pour secourir ses frères ; qui, après avoir passé les années de sa jeunesse dans de savantes universités, en-

tendait à Paris Albert-le-Grand et Thomas d'Aquin traiter les plus profondes questions de la science, et se plaisait à répéter les accords des poètes qui chantaient la religion et la patrie ;

Si l'un de ces hommes dont la main généreuse ou habile contribua à élever les cathédrales d'Amiens ou de Strasbourg, et ces magnifiques hospices, asyles, je dis mal, palais de toutes les infortunes ; qui jouissant des avantages d'une vie matérielle que les richesses et les arts embellissaient, éprouvait aussi le bonheur que donne à l'âme chrétienne une religion pleine de consolation et d'espérance ; qui sentant en lui cette force morale, cette énergie de caractère puisée dans des principes sacrés et des convictions inviolables, portait l'honneur inscrit sur son front en traits que rien ne pouvait altérer ;

Si, dis-je, l'un de ces hommes soulevant tout à coup la poussière des siècles qui le couvrent, apparaissait au milieu de notre société..... Le voyez-vous?..... Il regarde..... il écoute..... il entend partout le cri de liberté, parce qu'il voit presque partout le joug du despotisme sous des formes plus ou moins déguisées. Il frémit, aux plaintes de trois ou quatre nations qu'on assassine ou qu'on infame, et il voit d'autres peuples, ou du moins leurs gouvernements, détourner l'oreille et passer en se moquant de ce vain bruit. Il entré aux lycées ; il y voit élever sur les points fondamentaux de la religion et de la société, des doutes qu'il avait entendu résoudre six cents ans plus tôt.—Il demande où sont les monuments bâtis par un siècle où il y a tant de luxe et de moyens matériels ? On lui montre quelques rares édifices, sans originalité, sans expression, pâle copie des monuments d'une société morte il y a deux mille ans.—Du moins, s'écrie-t-il, il n'y a plus de pauvres, je ne vois guère de mendiants dans les rues. Maintenant tout le monde travaille, lui est-il répondu, et on le conduit dans des prisons, quelques-unes creusées sous terre, froides, sans air, qu'on nomme ateliers ou maisons de travail : là, fourmillent dans une atmosphère fétide, des êtres humains entassés, depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse : ils y vivent sans liens de famille, sans impressions morales.—A moitié étouffé, il se hâte de sortir, il parcourt les rues et les places des cités ; il y voit une foule qui s'agite animée d'une fièvre de richesses et de plaisirs ; elle marche courbée vers la terre, elle n'arrête pas aux temples, elle ne lève pas les yeux au ciel. Il monte aux sommets des rangs sociaux, il y découvre à peine quelques hommes d'un haut caractère moral, et sur le front des autres il cherche en vain la trace d'honneur : il n'y voit que les restes mêlés de dix à douze serments opposés que la conscience a prêtés. A ce spectacle, épouvanté il s'écrie : le monde s'en va,

les derniers jours approchent, et pour ne pas voir les horreurs de la fin des temps, il se recouche dans sa tombe au fond de son église.

Messieurs, j'entends vos murmures et je m'y associe. Ça revenant d'un vieux monde a tort ; il n'a vu que le mauvais côté du siècle, il l'a vu d'une manière superficielle ; il n'a point pris le temps de connaître les progrès de la civilisation moderne. Vous le condamnez. Eh bien, messieurs, ne condamnez pas un autre âge, après avoir seulement jeté un regard sur ses malheurs et sur ses fautes. Apprenez aussi ce qu'il a fait de bien ; ne le jugez qu'après avoir, par une étude approfondie, pénétré dans son intérieur et connu sa vie intime.

Fiers de nos progrès, de nos améliorations, de notre science, ne méprisons pas des âges qui nous ont ouvert la voie de la civilisation. Leurs efforts pour sortir de la barbarie méritent notre admiration : leurs travaux ont préparé nos succès : à nous qui jouissons du fruit de leurs investigations, il va mal de les déprécier, parce qu'ils n'ont pas fait ce qui ne peut être que l'œuvre du temps.

Le cultivateur qui, héritant du champ paternel, l'a amélioré par son industrie, et jouit de plus de richesses que son père, ne laisse pas de bénir celui-ci pour les sueurs qu'il a versées en défrichant une terre inculte. Loin d'insulter à sa mémoire, il se plait à rappeler son courage et son travail ; il accueille toujours ce souvenir avec un respect religieux ; il ne jette pas sa cendre aux vents, mais sa main reconnaissante décore sa tombe et la couvre de fleurs.

J. S. RAYMOND, P<sup>tre</sup>.

SCENES  
DE LA  
GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

---

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

---

CHAPITRE IV.

OU DON CORNELIO CROIT AVOIR PERDU SA TÊTE.

(Suite.)

Si l'on a bien voulu suivre avec quelque intérêt la périlleuse odyssee du capitaine don Cornelio Lantejas, il est deux choses que l'on doit se demander : d'abord, si c'est bien lui dont la tête se trouvait, au dire de Gaspacho, suspendue à la porte de l'hacienda del Valle ; puis, si ce n'est que celle d'un homonyme, ce qu'il est devenu depuis son départ du camp de Morelos devant Huajapam.

Ce que nous allons dire répondra promptement à ces deux questions.

Si nous n'avons pas signalé sa présence sur les bords de l'Ostuta avec celle de don Rafael, de don Mariano et de sa fille, c'est par la raison que, parti quelques heures après les personnages en question, il ne pouvait avoir fait le même chemin qu'eux en moins de temps.

L'après-midi de cette même journée qu'a remplie le récit des

aventures du colonel, à peu près à l'heure où ce dernier venait de se réfugier dans les bambous, l'ex-étudiant en théologie, accompagné de Costal et de Clara, arrivait par une route différente et faisait halte à peu de distance de l'hacienda del Valle.

Pendant que leurs chevaux dessellés broutaient l'herbe, Costal s'était éloigné pour quelques instants, afin de se rendre compte de ce qui se passait dans les alentours. Clara, de son côté, faisait rôtir, sur des charbons, des épis de maïs encore verts et quelques tronçons de viande séchée au soleil, tirés de ses *alforjas*<sup>1</sup> de voyage.

Le capitaine était en train de faire au nègre une recommandation à laquelle il semblait attacher une grande importance.

— Ecoutez, Clara, disait-il, nous sommes chargés d'une mission qui exige toute la prudence possible ; je ne parle pas de la commission assez dangereuse d'aller porter au capitaine Arroyo les menaces du général ; je ne fais allusion qu'à celle de pénétrer dans la ville de Oajaca. Là, les Espagnols ne font pas plus de cas de la tête d'un insurgé que d'un des épis que vous faites griller. Perdez donc, je vous prie, cette fâcheuse habitude de m'appeler du nom de Lantejas, qui ne m'a jusqu'ici que trop porté malheur. C'est sous le nom de Lantejas que je suis proscrit, et je ne dois plus désormais être pour vous, comme pour Costal, que don Lucas Alacuesta ; ce dernier nom est celui de ma mère, et il en vaut bien un autre.

— Suffit, capitaine, répondit Clara ; je n'oublierai plus vos ordres, même quand j'aurais la tête sous la hache du bourreau.

— J'y compte ; maintenant, en attendant le retour de Costal, vous pouvez me servir quelques morceaux de grillades qui me paraissent à point, car je meurs de faim.

— Et moi aussi, ajouta le nègre.

Clara étendit comme une nappe devant le capitaine la *coraza*<sup>2</sup> de sa selle, et y déposa, enveloppés dans les feuilles des épis de maïs, les tronçons de *cecina*<sup>3</sup> qui devaient faire le dîner de don Cornelio.

Cela fait, le nègre s'assit les jambes croisées à côté des braises à moitié consumées, au milieu desquelles, avec un empressement qui devait être fatal à la portion de Costal, il se mit à piquer de son couteau le restant de viande qui s'y trouvait.

— Mais, si vous continuez de ce train-là, dit le capitaine, votre camarade Costal va demeurer à jeun.

1. Bissac.

2. Couverture piquée qui se met sous la selle.

3. Viande séchée au soleil.

— Costal ne mangera pas d'ici à demain, répondit gravement Clara.

— Je le crois sans peine : il ne trouvera plus rien, reprit don Cornelio.

— Vous n'y êtes pas, seigneur capitaine ; c'est aujourd'hui le troisième jour après le solstice d'été, et la lune doit se lever pleine ce soir. Voilà pourquoi Costal ne mangera pas, pour se préparer par l'abstinence à parler avec ses dieux.

— Malheureux fou, qui croit aux fables du paganisme de Costal ! s'écria Lantejas.

— J'ai appris à y croire, répliqua le nègre. Le Dieu des chrétiens habite le ciel, et ceux de Costal le lac d'Ostuta. Tlaloc, le dieu des montagnes, réside au sommet du Manapostiac, et Matlacuezc, sa femme, la déesse des eaux, se baigne dans le lac qui entoure la montagne enchantée. La pleine lune après le solstice d'été est la période lunaire pendant laquelle ils apparaissent tous deux à celui des descendants des caciques de Tehuantepec qui a dépassé la cinquantaine ; et ce soir Costal et moi nous irons les évoquer.

Comme le capitaine allait ouvrir la bouche pour essayer de ramener le nègre à des idées plus raisonnables, l'Indien zapotèque arrivait près de lui.

— Et bien ! Costal, demanda-t-il, nos renseignements sont-ils exacts, et Arroyo est-il réellement campé sur les bords de l'Ostuta ?

— C'est la vérité, répondit l'Indien ; un *peon* de ma connaissance et de ma caste m'a dit que Bocardo et lui interceptaient la gué du fleuve. Ainsi, ce soir, vous pourrez leur transmettre votre message ; puis ensuite vous nous donnerez la permission, à Clara et à moi, d'aller passer la nuit sur les bords du lac sacré.

— Hum ! ils sont si près ? dit le capitaine avec un certain malaise qui lui fit brusquement cesser son dîner.

— Plus altérés que jamais, l'un de sang, l'autre de pillage, reprit Costal d'un ton peu propre à rassurer don Cornelio.

— Au diable la mission ! se dit-il au fond de son cœur ; puis il reprit tout haut : C'est donc vers le gué de l'Ostuta que nous devons marcher ?

— Quand il plaira à Votre Seigneurie.

— Nous avons le temps ; je désire me reposer quelques heures ici. Et votre ancien maître, don Mariano Silva, qu'en avez-vous appris ?

— Depuis longtemps déjà il a quitté l'hacienda de las Palmas pour se retirer à Oajaca. Quant à celle del Valle, une garnison espagnole l'occupe toujours.

— Ainsi, de tous côtés, nous sommes entourés d'ennemis ! s'écria le capitaine.

— Arroyo et Bocardo ne sauraient être des ennemis pour un officier porteur de dépêches du grand Morelos, reprit Costal ; puis Votre Seigneurie, Clara et moi, sommes de ces gens que les bandits n'intimident pas.

— J'en conviens..... certainement..... Cependant, j'aimerais mieux..... Ah ! quel est ce cavalier qui galope de notre côté la carabine à la main ?

— Si l'on juge du maître par le serviteur, et que ce cavalier soit au service de quelqu'un, ce quelqu'un doit être l'un des plus grands coquins que je sache.

En disant ces mots, Costal allongea la main vers la vieille carabine qu'on lui connaît, et qui ne faisait long feu qu'une fois sur cinq.

Le cavalier qui laissait si mal juger de son maître n'était autre, en effet, que le Gaspacho, celui qu'on a vu apporter à Arroyo des nouvelles de l'hacienda del Valle.

Le drôle s'avavançait comme en pays conquis, et, s'adressant au capitaine, qui, en sa qualité de blanc, lui paraissait le seul homme considérable des trois :

— Dites donc, l'ami ! lui dit-il, sans daigner porter la main à son chapeau.

— L'ami ! s'écria Costal, à qui la physionomie du Gaspacho eut soudain le don de déplaire plus encore que son abord sans façon, un capitaine de l'armée du général Morelos n'est pas l'ami d'un homme tel que vous.

— Que dit cette brute d'Indien ? repartit le Gaspacho d'un air de profond dédain.

Les yeux de Costal, enflammés de colère, promettaient au Gaspacho un châtement terrible, quand don Cornelio s'interposa vivement entre eux.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il au soldat d'Arroyo.

— Savoir, répondit le cavalier, pour rendre service à mon ami Perico, qui bat la plaine de tous côtés, si vous n'avez pas vu quelque part ce coquin de Juan el Zapote, accompagné de son compère Gaspar.

— Je n'ai vu ni le Zapote, ni son compère.

— Alors Perico, qui les a laissés passer au lieu de les arrêter, passera lui-même un mauvais quart d'heure quand il va comparaître devant le capitaine Arroyo.

— Ah ! vous êtes à son service ?

— J'ai cet honneur.

— Vous me direz alors, je vous prie, où je le trouverai, demanda don Cornelio.

— *Quin Sabe*<sup>1</sup>? sur les bords du gué de l'Ostuta, à moins qu'il ne soit ailleurs, à l'hacienda de San Carlos, par exemple.

— Cette hacienda n'appartient-elle pas aux Espagnols? objecta le capitaine.

— Alors je me trompe peut-être, répondit ironiquement le Gaspacho; en tous cas, si vous voulez voir le capitaine, ce qui m'étonne, vous devez toujours passer le gué, quitte à ce qui peut advenir. Tiens! vous avez là un fort beau dolman brodé, ma foi! Il est un peu large pour vous, et il irait justement à ma taille.

En disant ces mots, le bandit piqua des deux et reprit le galop, laissant le capitaine sous l'impression fâcheuse de ses réponses ambiguës et de son admiration pour son dolman.

— J'ai idée que nous sommes mal tombés par ici, mon cher Costal, dit-il; vous voyez quel cas ce drôle semble faire d'un officier de Morelos, et son maître en fera sans doute moins encore. Puis, pour gagner le gué, nous devons forcément passer en vue de l'hacienda del Valle. Soyons prudents, et attendons la nuit pour nous mettre en route.

— La prudence n'est jamais un mauvais guide pour le courage, répondit sentencieusement Costal; nous ferons ce que vous désirez, et nous n'avancerons qu'avec précaution pour ne tomber ni entre les mains des Espagnols, ce qui me ferait perdre un jour unique dans toute ma vie, ni entre celles de ces maraudeurs d'Arroyo, sans pouvoir peut-être arriver jusqu'à lui. Fiez-vous-en à moi pour vous conduire; vous savez que je ne vous laisse jamais longtemps dans les mauvais pas.

— Vous êtes ma providence! s'écria le capitaine avec expansion; je me plairai toujours à le reconnaître.

— C'est bien! c'est bien! Ce que j'ai fait pour vous ne vaut guère la peine d'en parler. En attendant, nous agirons sagement en faisant un somme jusqu'à la nuit, Clara et moi du moins; car nous ne fermerons pas l'œil, lui et moi, une fois le soir venu.

— Je suis de votre avis, ajouta Clara.

Comme le soleil était encore fort chaud, l'Indien et le nègre s'étendirent à quelques pas d'un ruisseau voisin, sous le maigre parasol d'un bouquet de palmiers, et, avec l'indifférence du danger que donne la vie d'aventures, tous deux ne tardèrent pas à s'endormir d'un profond sommeil, pendant lequel Clara réussit à pren-

1. Qui sait?

dre en songe la Sirène aux cheveux tordus, qui lui révélait l'emplacement d'inépuisables placers de perles.

Quant au capitaine don Cornelio Lantejas, l'inquiétude de l'avenir le tint longtemps éveillé; cependant il réussit à imiter l'exemple de ses deux compagnons de route, quoique ce ne fût pas sans peine.

Comme nous n'avons que faire d'eux jusqu'au moment où ils se remettront en route, nous les laisserons se préparer par le sommeil aux terribles événements de la nuit prochaine, pour revenir à don Mariano et à sa fille.

Ce n'était pas sans de longs et violents combats entre son amour et son orgueil, ce n'était pas sans des efforts désespérés pour arracher de son cœur une passion qui y régnait en souveraine, que Gertrudis s'était résolue à envoyer à don Rafael le message auquel il avait juré d'obéir sans hésiter, dût-il avoir le bras levé pour frapper son plus mortel ennemi.

On a vu que son départ de Oajaca avec don Mariano avait suivi de près celui de son messager.

Quand elle avait cédé au vœu le plus ardent qu'elle formât, celui de revoir une fois encore don Rafael, ne fût-ce que pour apprendre de lui qu'elle n'était plus aimée, elle était toutefois bien loin de craindre d'entendre un pareil aveu sortir de la bouche de son amant; son premier mouvement fut donc un mouvement de joie profonde. Il lui semblait renaître à la vie; elle s'étonnait d'avoir si longuement lutté contre elle-même, et, pleine de confiance, elle ne doutait pas que don Rafael n'éprouvât autant de bonheur à recevoir son message qu'elle en éprouvait elle-même à le lui envoyer. C'est pourquoi elle avait fait espérer à Gaspar, pour s'assurer de sa fidélité, que le colonel Tres-Villas le récompenserait magnifiquement. Dans les circonstances critiques où se trouva le messager, il fut heureux qu'elle eût fait briller à ses yeux l'espoir d'une forte récompense; car, si ce message arrivait enfin à sa destination, ce ne devait être que grâce à ce puissant motif.

La joie de Gertrudis, toutefois, fut de courte durée; bientôt le doute et la défiance remplacèrent chez elle la certitude. Il y avait indubitablement entre elle et don Rafael plus qu'un malentendu né de circonstances impérieuses. Elle n'était plus aimée; ces preuves lointaines de souvenir n'étaient qu'un jeu de hasard, et, si le colonel l'avait bannie de son cœur, c'est qu'il en aimait une autre.

C'est accablée de ces douloureuses pensées et le cœur dévoré de la plus noire jalousie, que la jeune créole se mit en route. Les dangers de toute sorte qu'avait à courir son messager à travers un

pays déchiré par la guerre civile, et l'incertitude de son retour, augmentaient encore ses tourments. Le chagrin la consumait ; son cœur se flétrissait, et ses yeux éteints, ses joues pâles, annonçaient combien étaient horribles les tortures qu'elle endurait.

Don Mariano voyait avec une douleur extrême la vie graduellement s'éteindre chez sa fille. Reconnaisant l'inutilité des efforts qu'il avait faits, jusque-là, pour détruire son amour, en lui représentant don Rafael comme aussi déloyal envers sa maîtresse qu'envers son pays, il cherchait maintenant à atténuer ce qu'il avait dit, et, de sévère accusateur qu'il était naguère, il était devenu le bienveillant défenseur du colonel. La noblesse et la franchise de son caractère devaient éloigner de lui tout soupçon de perfidie, et son silence s'expliquait naturellement par le concours de diverses circonstances indépendantes de sa volonté, et par des empêchements que les événements politiques avaient rendus insurmontables.

Gertrudis souriait mélancoliquement aux paroles de son père, et son cœur n'en restait pas moins ulcéré.

Ce fut ainsi que se passèrent les trois premiers jours du voyage de Oajaca jusque sur les bords de l'Ostuta, sans aventures, il est vrai, mais non sans que les bruits alarmants, recueillis en route, sur les rapines et les meurtres du sanguinaire Arroyo, fussent venus jeter de l'inquiétude dans l'esprit des voyageurs.

La troisième journée de marche s'était terminée le soir à l'endroit où nous les avons laissés campés dans le bois, non loin du gué de l'Ostuta.

Pendant la nuit, don Mariano, inquiet de certaines rumeurs confuses qu'il entendait dans la forêt, et pressentant quelques dangers au passage du fleuve, avait dépêché un de ses gens, sur l'expérience et le courage duquel il comptait, pour explorer les bords de l'Ostuta.

Deux heures après, le domestique était revenu apporter la nouvelle que d'un des côtés du gué brillaient des feux nombreux. C'étaient, ainsi qu'ils en avaient été vaguement informés pendant le trajet, les feux du camp d'Arroyo et de ses bandits.

Le domestique ajoutait qu'il croyait qu'en revenant il avait été suivi par quelqu'un. C'est d'après ce rapport qu'on s'était hâté d'éteindre les feux qu'on avait allumés et qu'on avait disposé précipitamment à se mettre en marche, ainsi que nous l'avons dit.

En redescendant le fleuve et en tournant le lac qu'il formait, le domestique de don Mariano se faisait fort de trouver au-delà de ce même lac un autre gué qu'ils passeraient pour se rendre à l'hacienda de San Carlos par un chemin différent. Bien qu'avec les

détours qu'il fallait faire ce fut une journée de marche de plus, il y avait tout à gagner à ne pas tomber entre les mains des bandits d'Arroyo.

Ce fut donc vers le lac d'Ostuta que les voyageurs se dirigèrent. La journée fut longue et pénible. La faiblesse de Gertrudis, les précautions à prendre par suite du mauvais état du chemin, où les mules de la litière pouvaient à peine se tenir avec leur charge, tout contribua à retarder la marche des fugitifs.

Il était environ dix heures du soir quand les voyageurs parvinrent enfin à un endroit où le lac étala à leurs yeux sa nappe d'eau sombre et lugubre.

Entre tous les lieux redoutés ou vénérés auxquels l'Indien rendait jadis un culte, il n'en est pas qui aient été l'objet de plus de traditions anciennes que le lac d'Ostuta et la montagne qui s'élève au milieu de ses eaux. C'est le Monapostiac ou la colline enchantée (*cerro encantado*), dont le lugubre et singulier aspect frappe le spectateur d'un étonnement dont il ne saurait se défendre.

Le moment n'est pas venu de décrire en détail ce lieu bizarre, vers lequel la nécessité et le salut de don Mariano Silva et de sa fille les avaient conduits. Nous nous bornerons à dire que les bois dont le lac était entouré présentèrent aux voyageurs un asile impénétrable, d'où il ne fallait pas songer à partir avant le point du jour, qui permettrait de trouver le gué dont le domestique avait signalé l'existence.

De là, nous reviendrons vers l'endroit où le capitaine don Cornelio, Costal et le nègre achèvent leur sieste, à peu près au coucher du soleil.

Le court crépuscule des tropiques régnait encore, lorsque les trois compagnons de route se remirent en selle pour gagner le gué du fleuve; mais le plus difficile était de passer devant l'hacienda del Valle sans être aperçus des sentinelles.

— Si nous nous présentions de nuit, dit Costal, nous exciterions plus de soupçons que de jour. Clara ira en avant; s'il est arrêté il demandera pour un marchand et son domestique la permission de passer outre; s'il n'aperçoit personne nous continuerons notre chemin sans plus de cérémonie.

Cet avis fut goûté du capitaine, et lorsque, un quart d'heure après, la route les eût conduit devant la longue et droite allée de frênes et de *suchiles* à l'extrémité de laquelle s'élevait l'hacienda, Costal et don Cornelio s'arrêtèrent, bien qu'à la rigueur ils eussent pu s'en dispenser, car elle était complètement déserte.

Cependant, pour éviter toute surprise, et surtout pour écarter le moindre soupçon, le noir entra dans l'allée.

Tout y était silencieux désert en apparence, ainsi que dans le bâtiment, comme le jour où don Rafael allait y trouver, deux ans plus tôt, la désolation et la mort. Mais à peine le nègre eut-il fait une centaine de pas que, derrière les créneaux d'un mur d'enceinte, un soldat se montra. Clara marcha droit vers la porte.

La distance empêchait de saisir les paroles, mais don Cornelio et Costal purent voir le soldat montrer au nègre un objet que l'éloignement leur rendait invisible.

Cet objet, toutefois, semblait exciter au suprême degré l'hilarité de Clara, et le soldat avait disparu après avoir sans doute accordé la permission sollicitée, que le noir continuait à se livrer à son extravagante gaieté. Cela parut du plus heureux augure au capitaine; néanmoins il hésitait à s'avancer quand le nègre fit signe de venir le rejoindre.

Les deux compagnons s'empressèrent de se rendre à l'invitation de Clara, qui, au milieu de son rire inextinguible, leur montrait du doigt l'objet qui l'excitait à un si haut degré.

Le capitaine ne tarda pas à l'apercevoir et crut s'être grossièrement trompé.

En effet, le spectacle qui venait de frapper ses yeux n'était guère de nature à justifier les joyeux éclats de rire du noir.

Au lieu des têtes de loups ou d'autres animaux nuisibles qu'on accroche parfois aux portes des haciendas, c'étaient trois têtes humaines, non pas desséchées, mais qui semblaient coupées tout fraîchement. Don Cornelio, pensant que le noir ne les avait sans doute pas aperçues, les lui montra avec un geste d'horreur.

Clara ne fit que rire de plus belle.

— Misérable! s'écria don Cornelio, ce spectacle est-il donc fait pour exciter la gaieté?

— Parbleu! répondit celui-ci sans se déconcerter, on ritait à moins.

Puis il ajouta tout bas, de façon à ne pas être entendu de la sentinelle espagnole:

— Cette tête est la votre.

— Ma tête! répliqua l'ex-étudiant en pâlisant.

Mais comme, à tout prendre, il la sentait encore sur ses épaules, il crut que le nègre extravaguait.

— On vient de me le dire, du moins, repartit Clara avec une gambade. Voyez, si vous savez lire.

Le capitaine put lire, en effet, malgré l'obscurité croissante, une inscription grossière tracée autour d'une des têtes: *Esta es la cabeza del insurgenté Lantejas* (ceci est la tête de l'insurgé Lantejas).

On se rappelle que le Gaspacho avait annoncé à Arroyo qu'un

de ses lieutenants, du même nom que le capitaine, avait été tué, et que sa tête était exposée à la vue des passants.

Don Cornelio détourna les yeux du hideux spectacle de la tête de son homonyme, et, maudissant de nouveau son nom malencontreux de Lantejas, s'empessa de s'éloigner. A mesure, cependant, que la distance entre lui et l'hacienda augmentait, sa terreur diminuait, et il finit par sourire mélancoliquement de cette triste homonymie, tandis que Clara continuait à trouver que rien n'était plus plaisant.

La nuit était venue, et le silence profond au milieu duquel les voyageurs cheminaient, joint à la perspective de se trouver dans moins d'une heure face à face avec le sanguinaire Arroyo, frappait l'esprit du capitaine de noirs pressentiments.

Sans la crainte de laisser soupçonner à Costal les terreurs qui l'agitaient, il eût volontiers remis au lendemain son entrevue avec le guerillero tant redouté. Mais l'Indien et le nègre gardaient en s'avançant une contenance si indifférente, qu'il eut honte de paraître moins brave que ses deux compagnons d'aventures.

Les événements devaient du reste faire bientôt cesser son hésitation. A l'extrémité d'un sentier qu'ils suivaient, le fleuve apparut bientôt aux yeux des trois cavaliers.

Autant, le matin même, le gué de l'Ostuta offrait un spectacle bruyant, autant il était silencieux et désert ce soir-là.

Il n'y restait plus de trace du campement d'Arroyo que les débris de ballots qui jonchaient le sol labouré par les pieds des chevaux, sur le côté du fleuve où don Cornelio se trouvait avec ses deux compagnons.

— Si j'ai bien su démêler la vérité dans les paroles du coquin qui trouvait votre dolman à son goût, dit Costal, nous sommes sur le chemin qui doit conduire vers l'homme que nous cherchons, et il doit être avec sa bande dans l'hacienda de San Carlos, quoique le drôle en question eût l'air de chercher à en faire un mystère.

— Et si l'hacienda de San Carlos se trouve être occupée par une garnison espagnole ? objecta le capitaine.

— Passons d'abord le gué ; puis, tandis que vous m'attendrez avec Clara, j'irai pousser une reconnaissance plus loin.

Cette proposition de Costal fut agréée. Les trois cavaliers traversèrent le fleuve, et l'Indien se disposa à s'éloigner.

— Soyez prudent, Costal, dit le capitaine ; le danger nous entoure de tous côtés !

— Costal et moi, je ne dis pas ; mais le capitaine n'a plus rien à craindre, maintenant qu'on lui a coupé la tête, ajouta le nègre.

Costal partit au grand trot, et le capitaine et Clara restèrent seuls.

Des pas de chevaux dans l'eau du fleuve ne tardèrent pas à se faire entendre derrière eux, et deux cavaliers les eurent bientôt rejoint. L'un d'eux portait un volumineux paquet dans de grandes *alforjas* en toile attachées sur la croupe de son cheval. Une brève salutation fut échangée avec les cavaliers, qui passèrent outre, quand le capitaine, se ravisant dans l'espoir d'obtenir d'eux quelque renseignement :

— L'hacienda de San Carlos est-elle loin d'ici ?... leur cria-t-il.

— A un quart de lieue, répondit une voix.

— Y serons-nous bien reçus ?

— C'est selon, répliqua l'autre cavalier d'un ton dont l'éloignement n'empêcha pas le capitaine de remarquer l'ironie. En même temps il jeta d'une voix forte, au silence de la nuit, quatre mots dont Lantejas n'entendit que les derniers :... *Mejico è independencia*.

— Il a dit avant : *Viva!* n'est-ce pas ? dit le capitaine.

— Il a dit : *Muera!* (à bas!) répliqua le nègre.

— Vous vous trompez.

— Je soutiens qu'il a dit : *Muera!*

Et, faute d'avoir osé demander péremptoirement si San Carlos appartenait ou non aux espagnols, le capitaine resta plus indécis que jamais à ce sujet.

Le temps se passait néanmoins, et Costal ne revenait pas.

— Je vais faire un temps de galop pour voir si je le rencontre, dit le nègre.

Le capitaine était inquiet de l'absence prolongée de Costal, et il laissa Clara s'éloigner, avec ordre de revenir au plus vite, si dans un quart d'heure il n'avait pas retrouvé le Zapotèque, sur l'adresse et le courage éprouvé duquel il comptait pour pouvoir se tirer lui-même d'affaire en cas de besoin.

Don Cornelio commença à compter les minutes, depuis le moment où il entendit le dernier bruit des fers du cheval de Clara mourir dans l'éloignement. Le quart d'heure était amplement passé, et, le noir ne revenant pas, le capitaine s'inquiéta de la solitude où il était resté. Pour abréger le temps du retour de son second émissaire, il se mit à marcher lentement dans la direction qu'il avait suivie.

Un second quart d'heure s'ajouta au premier, et, plus sérieusement alarmé cette fois, le capitaine allait s'arrêter, quand il lui sembla voir aller et venir des lumières à travers le sommet de grands arbres dont, au détour de la route, il venait tout à coup de découvrir les silhouettes noires.

Le terrain s'élevait à quelques pas devant don Cornelio, et, parvenu à cette élévation, il distingua dans le fond d'un vallon un

vaste bâtiment dont les croisées étaient si vivement éclairées, que l'intérieur en paraissait livré aux flammes.

Sur l'*azotea*, ou toit plat, du bâtiment, des torches et des flambeaux s'agitaient en tous sens, et c'était la clarté qu'ils répandaient qui avait frappé le capitaine de loin, et qui, de la hauteur où elle brillait, atteignait la cime des arbres plantés au bas de la route, près de l'hacienda.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans ces lumières qu'on voyait s'agiter, pour ainsi dire, dans l'air ; à l'intérieur, les flammes ardentes et de diverses couleurs qu'on apercevait à travers les vitres, et qui, passant du rouge le plus foncé au bleu pâle ou au violet livide, changeaient de nuance à chaque instant, tout cet ensemble offrait un si étrange aspect, que don Cornelio n'osa plus avancer d'un pas.

Les superstitions dont l'Indien l'avait entretenu pendant tout le voyage lui revinrent tout à coup à l'esprit, et il n'y eut pas jusqu'aux anathèmes fulminés par l'évêque de Oajaca contre les insurgés, que son fameux mandement convertissait en esprits de ténèbres, qui ne reprissent créance dans son imagination troublée. L'effroi du capitaine changeait tout à coup de nature.

Les volutes de flammes si bizarrement colorées qu'il voyait alternativement s'abaisser ou grandir derrière le vitrage, sans qu'elles s'ouvrissent une issue au dehors comme l'aurait fait un incendie ordinaire, lui firent craindre un instant d'être tombé dans un lieu maudit.

Le silence qui régnait au milieu de cette scène lointaine confirmait encore les suppositions de don Cornelio, lorsqu'à travers les troncs des arbres il vit fuir dans la plaine une espèce de fantôme blanc qui disparut presque aussitôt.

Le capitaine se signa à tout hasard et resta immobile sur sa selle, incertain s'il devait fuir et regagner les bords de l'Ostuta.

## CHAPITRE V.

### LE COLONEL DES COLONELS.

La journée n'avait pas été heureuse pour Arroyo. Il semblait que le retour subit de son plus implacable ennemi, le colonel Tres-Villas, eût été le signal de la série de désappointements successifs qu'il avait éprouvés ce jour-là.

Dix hommes de sa bande avaient péri, par suite de la sortie des assiégés del Valle ; don Rafael en avait tué deux autres, et il avait

échappé à toutes les poursuites. Gaspar et le Zapote n'avaient pu être repris, malgré ses ordres.

L'humeur sanguinaire du guerillero s'accrut de ces contre-temps, et, pour donner quelque soulagement à sa colère, il avait résolu de s'emparer, sans plus tarder, de l'hacienda de San Carlos. Outre que les conseils de Bocardo avaient germé dans son esprit et y avaient fait naître des désirs qu'il était pressé de satisfaire, l'hacienda pouvait devenir pour lui, en la fortifiant quelque peu, un repaire imprenable.

Arroyo ignorait la résistance qu'il pourrait y trouver, et bien résolu, quand il s'en serait emparé, à livrer avec toutes ses forces réunies un assaut furieux à l'hacienda del Valle, il en avait rappelé le détachement qui la bloquait, et, à la tête de toute sa guerrilla, forte d'environ cent trente hommes, il avait marché contre San Carlos.

Ceci explique comment le capitaine Lantejas avait pu, sans tomber entre les mains des bandits d'Arroyo, s'approcher de del Valle et gagner le gué abandonné momentanément par leur chef.

Quelque nombreux que fussent les domestiques de don Fernando Lacarra, il n'avait pas songé à opposer la moindre résistance à la sommation qui lui fut faite d'ouvrir les portes de son domaine.

Ayant vécu jusqu'alors dans une neutralité parfaite, étant connu dans le pays pour ses sentiments sympathiques à l'insurrection, le jeune Espagnol espérait en être quitte pour une forte rançon en vivres et en argent. Cependant, quoiqu'il ignorât les dispositions d'Arroyo envers dona Marianita, pour la soustraire à la vue des bandits, il avait jugé prudent de la cacher dans une des pièces les plus reculées de l'hacienda, où personne n'aurait pu la trouver, à moins que toute la maison ne fût mise au pillage.

A cette précaution, il ajouta celle de dire au capitaine qu'elle était absente.

Malheureusement pour lui, les choses avaient tourné autrement, et il se trouva pris entre les exigences des deux associés : l'un qui voulait sa femme, l'autre, non pas une rançon, mais sa maison et tout ce qu'elle contenait de richesses, que la renommée avait grossies comme cela arrive d'habitude.

C'était à ce même moment, où le jeune Espagnol essayait en vain de soustraire sa femme et son argent à la double convoitise des deux bandits, que l'aspect de ces flammes étranges, dont s'illuminaient les vitres de l'hacienda, remplissait l'âme de don Cornelio d'une terreur superstitieuse.

Comme il se demandait encore ce que pouvait être ces lueurs

sinistres et ce blanc fantôme qui venait de se montrer un instant à ses yeux, les torches disparaissaient de la terrasse de l'hacienda.

En même temps, quatre au cinq cavaliers sortaient au galop par la porte qui s'ouvrait. Ces cavaliers poussaient des cris sauvages, et l'un d'eux aperçut sans doute le capitaine, car un éclair brilla dans ses mains, une détonation suivit l'éclair, et don Cornelio entendit une balle siffler près de sa tête.

Incertain jusqu'alors s'il devait fuir ou attendre, à tous risques, le retour de ses compagnons, le capitaine, dès ce moment, n'hésita plus.

Depuis ses mésaventures par suite des économies paternelles, don Cornelio avait pris en horreur les montures mêmes médiocres ; il s'était donc pourvu, en partant, d'un excellent cheval, et, sachant qu'il était bon coureur, il piqua des deux, à peu près dans la direction qu'il plut à l'animal de choisir, mais toutefois en sens inverse des cavaliers, qui, de leur côté, se mirent à sa poursuite avec de grands cris.

Oubliant Costal et Clara, le capitaine fuyait comme le vent, et, monté comme il l'était, il eût sans doute déjoué la poursuite des cavaliers, si son cheval ne se fût abattu en heurtant dans l'obscurité les racines saillantes d'un gros arbre.

La chute fut si brusque et si violente, que don Cornelio fut lancé par-dessus la tête de l'animal, et que la mollesse du terrain sur lequel il tomba l'empêcha seule de se briser les os. Malheureusement il ne put se relever assez promptement pour qu'un des cavaliers qui le suivaient n'eût le temps de lui jeter son lazo autour du corps.

De qui le capitaine était-il prisonnier ? Voilà ce qu'il ignorait, dans l'incertitude où il se trouvait relativement aux possesseurs de l'hacienda de San Carlos. Quand il put se remettre sur ses jambes, il entendit une voix lui adresser cette embarrassante question : Espagne ou indépendance ?

Pendant le moment de silence que don Cornelio gardait avant de répondre catégoriquement, l'homme qui lui avait lié les bras et le corps fut rejoint par trois autres bandits, tandis que le cinquième s'occupait à rattrapper le cheval fugitif du capitaine.

Un cercle menaçant se forma autour de don Cornelio.

Quant à la mine de ceux qui le formaient, elle était des moins douteuses et paraissait des plus sinistres.

— Espagne ou indépendance ? répéta l'un d'eux.

Si brusquement sommé de montrer son drapeau, le capitaine, ignorant quel parti suivaient ces inconnus, ne répondit rien encore à cette nouvelle question.

— Bon ! dit l'un des agresseurs, celui-ci est sans doute le camarade des deux autres ; emmenons-le à l'hacienda comme eux.

· A ces mots, don Cornelio fut poussé sans cérémonie dans les bras d'un autre, car ses liens l'empêchaient de marcher.

— Tiens ! s'écria celui-ci en reconnaissant la couleur de sa peau, celui-ci est blanc !

— Blanc, noir et rouge ; il ne manque plus qu'un métis à la collection, ajouta un troisième.

Ce fut ainsi que le capitaine apprit que ses deux compagnons étaient tombés dans quelque embuscade et prisonniers comme lui.

Il ignorait encore cependant s'il avait affaire à des royalistes ou à des insurgés, et il résolut de s'en assurer.

— Que veut-on de moi ? demanda-t-il d'une voix pleine d'émotion.

— Peu de chose, répondit un cavalier : clouer ta tête à la place de celle de Lantejas.

— *Caramba !* s'écria don Cornelio, c'est moi qui suis l'insurgé Lantejas, envoyé par Morelos à Oajaca.

Des éclats de rire sauvage accueillirent cette déclaration.

— *Demonio !* dit le cinquième cavalier en rejoignant ses camarades à son tour, ce n'est pas sans difficulté que j'ai rattrapé ce maudit cheval ; heureusement qu'il en vaut la peine.

Le son de cette voix n'était pas inconnu au capitaine, et il espéra un instant une chance favorable ; mais il dut presque aussitôt renoncer à cet espoir.

— *Alabado sea Dios !* s'écria le chevalier, voici mon dolman.

Don Cornelio ne put méconnaître le drôle qui, le matin, avait trouvé sa veste brodée si fort à son goût, le Gaspacho, en un mot.

— Quelle ou heureuse rencontre ! Ce dolman est trop grand pour vous, l'ami, reprit le bandit.

En parlant ainsi, le Gaspacho ôta sa veste usée, et ce geste était assez significatif pour que le capitaine ne s'y méprit point.

— Tel qu'il est, je m'en contente, se hâta de dire le capitaine.

— Ta ! ta ! riposta le bandit.

Et, sans que don Cornelio osât trop s'y opposer, le Gaspacho lui enleva prestement son dolman de dessus les épaules.

— Au fait, quand on n'a plus de tête, un chapeau est fort inutile, dit un autre.

Le chapeau du capitaine suivit son dolman, et, quand ces deux objets eurent passé sur la tête et les épaules des bandits, comme il n'avait plus rien qui pût tenter leur cupidité, il fut débarrassé du lazo et reçut l'ordre de suivre ses spoliateurs ; ce qu'il fit docilement

en pensant que la présence du Gaspacho parmi eux annonçait qu'ils étaient de la bande d'Arroyo.

— Verrai-je le capitaine ? demanda t-il.

— Quel capitaine ?

— Arroyo !

— Ah ! mais vous y tenez donc ? répliqua le Gaspacho. C'est étonnant ! Eh oui ! vous ne le verrez que trop.

Les bandits se remirent en marche vers l'hacienda, avec le capitaine au milieu d'eux, par un chemin différent de celui qu'il avait suivi la première fois.

En approchant du bâtiment, don Cornelio vit encore flamboyer derrière les vitres les lueurs étranges dont il n'avait pu s'expliquer la nature.

Elles étaient étranges en effet ; car un incendie intérieur eût depuis longtemps fait éclater les vitrages et consumé l'hacienda.

Un quart d'heure de marche suffit pour les y conduire.

La porte s'était de nouveau fermée, et l'un des hommes qui escortaient le capitaine frappa du pommeau de son sabre, tout en glissant par la serrure un mot d'ordre que don Cornelio ne comprit pas.

Il comprit seulement que le moment était venu où, bon gré mal gré, il allait s'acquitter de sa mission envers Arroyo ; et, comme il arrive souvent que le danger en perspective est plus effrayant que le danger présent, il se sentit débarrassé d'une partie de ses appréhensions.

La porte roula sur ses gonds massifs pour donner passage à la troupe des cavaliers, au milieu desquels don Cornelio pénétra sous un vestibule sombre, puis dans une vaste cour.

Des feux disséminés comme ceux des bivouacs brillaient dans cette cour, et, autour de ces feux, des hommes à figures hideuses étaient étendus au nombre d'une centaine environ.

Le long des murs, des chevaux harnachés complètement, à l'exception de la bride suspendue à l'arçon des selles, broyaient leur ration de maïs dans des auges de bois.

Partout les lueurs vives ou mourantes des nombreux foyers éclairaient des faisceaux de carabines, de lances ou d'épées, et don Cornelio ne put s'empêcher de frémir à l'aspect de ces bandits de sac et de corde dans leur pittoresque et terrible accoutrement.

La plupart d'entre eux ne daignèrent pas s'émouvoir de l'arrivée d'un prisonnier de plus ; seulement, l'un des hommes, se soulevant nonchalamment sur son coude, demanda au Gaspacho dans quel but on venait de l'envoyer battre la plaine à cette heure de la nuit.

— On prétendait, répondit le Gaspacho, que la maîtresse de céans,

que son mari dit être absente, venait de s'échapper par la fenêtre ; nous avons cherché et nous reviendrions les mains vides, si nous n'avions rencontré, pour son bonheur, cet espion du vice-roi, qui veut se faire passer pour notre camarade Lantejas.

— Comment, pour son bonheur ?

— Parbleu ! puisqu'on va l'envoyer en paradis prier pour le capitaine et sa femme.

— Ah ! en effet, c'est fort drôle

Et l'homme se recoucha.

L. DE B.

*(A continuer).*

---

# DU DEVELOPPEMENT DU GOUT

DANS LES ARTS EN CANADA.

---

## I

Les voies ouvertes à l'art, sur ce continent, ne sont pas ce qu'elles furent en Europe, au moyen-âge. Sa marche progressive doit avoir un autre caractère, son développement est exposé à plus de dangers, quoiqu'il paraisse plus facile. En Europe, l'art suivit le mouvement naturel de la civilisation, l'épanouissement des idées. Après les invasions des barbares, il vint un temps où les langues se confondirent, les traditions disparurent sous les ruines des monuments et dans les tombeaux ; il ne resta plus qu'une chose fortement organisée, la religion chrétienne. Principe fondamental de toutes les sociétés, l'idée de Dieu, revêtue d'une nouvelle forme, fit germer une nouvelle famille humaine.

De tout temps, l'art avait été associé au culte ; il fut une des premières floraisons du christianisme. Comme le dogme qui lui donnait la vie et la forme, il grandit toujours pendant plusieurs siècles. Il n'était que l'œuvre de ces génies créateurs qui naissent de temps en temps, comme des lumières, pour éclairer la marche du monde ; il fallait une grande vocation, alors, pour être artiste, c'était un sacerdoce ; un goût, un caprice ne suffisait pas pour vouer une vie tout entière à l'art, chacun lui ajoutait une qualité propre. Mais, comme cet art n'existait que pour servir de forme à

une doctrine, d'expression à l'abstrait, ce fut un langage, où l'on chercha, avant tout, la clarté de la doctrine, la figure intelligente et sainte des mystères de la foi et des personnes divines.

L'art subit aussi les révolutions profondes qui atteignirent la religion. Il déchet avec les mœurs et la foi ; il entra souvent au sanctuaire avec le caractère que lui avait donné le monde ; car il lui arriva de n'être plus seulement le serviteur de l'église, et, en perdant le rôle d'interprète d'une grande doctrine, il prit différentes physionomies, il s'abassa à divers usages qui le ravalèrent souvent beaucoup. Comme il avait eu différentes phases de progrès, il a eu de même plusieurs genres de décadence. Et, c'est après ces révolutions variées que nous l'appelons à venir concourir à notre civilisation.

Pour nous, nous ne sortons pas de la barbarie ; nous nous sommes tout simplement éloignés de la civilisation. Aventuriers, nous sommes venus chercher fortune et fonder de nouvelles sociétés avec les éléments primitifs de celles d'où nous sommes sortis. A mesure que notre vie devient meilleure, nous demandons au berceau de notre sang et de nos croyances, ses raffinements intellectuels, ses corruptions avec ses splendeurs. Nous n'avons pas le choix de créer une nouvelle civilisation, nous pouvons, tout au plus, espérer de donner une physionomie un peu différente à celle que nous avons reçue. Notre art et notre devoir, c'est l'électisme ; la recherche du meilleur. Tant pis si nous choisissons mal. Nous y sommes bien exposés. Au lieu d'être un progrès sur la civilisation mère, nous pouvons facilement n'être qu'une décadence.

Dans cette multitude de produits variées que nous offre l'art européen, il faut beaucoup de goût et de discernement pour choisir ; il est nécessaire encore d'avoir la connaissance de l'esthétique et de l'histoire. Il faut aux corps puissants, qui ont la mission de diriger le progrès moral de la nation, tout un système fondé sur l'expérience du passé et les sciences que je viens d'indiquer.

Aujourd'hui, on n'est guère inspiré dans l'achat que l'on fait des tableaux que par l'impression du moment. On subit le charme du trompe-l'œil ; on est frappé par les qualités purement matérielles d'une peinture par ses accessoires vulgaires. Combien d'entre nous ne peuvent pas élever leur regard au-dessus de *la sandale du héros du tableau*, comme ce fameux cordonnier de l'antique. On importe des toiles un peu comme les fruits exotiques, comme les marchandises de mode ; quand les fruits arrivent, beaucoup sont gâtés, la plupart ne sont pas mûrs, les modes sont très-souvent, mais

très-souvent ridicules ; eh bien, de même, les tableaux ne valent pas grand chose.

On veut avoir un tableau d'église, par exemple ; on demande une copie en Europe ou l'on apporte une gravure à un artiste du pays : mais on n'a pas l'air de se douter, le moins du monde, que dans la peinture religieuse, à côté des époques du Beato Angelico, du Pérugin, de Raphaël, de Lesueur, du Poussin, il y a eu l'école de Mignard, l'école de Boucher, l'école de Vanloo, l'école du Barocci, l'école de Giordano ; puis, chez les Allemands, celle de Rembrandt, de Jordans, et d'une multitude d'autres fantasques, dévergondés, matérialistes, réalistes, païens, tous gens qui ont bien fait des tableaux d'église, mais pas un tableau religieux.

On veut un saint, cela suffit ; on a trouvé une estampe d'une composition de M. Lahire, ou de M. Boucher, au bas de laquelle est écrit le nom de son saint ; on ne s'arrête pas à considérer que le bon apôtre fait des contorsions de lunatique, qu'il n'a pas la première idée des convenances ; qu'il semble avoir appris son savoir-vivre dans les chars à fumer de nos voisins ; qu'il n'est pas permis à un homme sérieux de gambader ainsi sur les nuages ; peu importe, ce personnage porte le nom de St. Jérôme, de St. Antoine, de St. Ignace .. on en veut une copie.

On m'a présenté un jour un choix de sujets pour servir à la décoration d'un plafond ; véritablement, il m'aurait été difficile, avec des efforts, de réunir un plus grand nombre de figures maniérées et bouffonnes, d'anges ingambes, ginguets et godelureaux. Tout cela, aurait formé le paradis le plus sans façon, le plus extravagant qui puisse s'imaginer. Dieu n'a pas voulu qu'il fût représenté dans son temple.

Un abbé spirituel autant que bienveillant me disait à ce propos, dans son langage pittoresque : " Il est singulier que des gens qui ont toujours les yeux baissés et les genoux inséparables, ne deviennent pas tout ce qu'il y a de mal élevé dans ces peintures."

Ce serait une tâche herculéenne de vouloir faire en quelques jours l'éducation artistique de toute une population, sans modèles, sans types classés de tous les genres et de toutes les époques principales de l'art. Comme je ne me sens pas cette force, je vais, aujourd'hui, étudier ce qu'il y aurait à faire de mieux, dans ce moment, pour développer le goût du beau ; pour diriger sûrement les sacrifices que les personnes et les sociétés sont disposés à entreprendre dans ce but.

## II

Il existe, ici, comme ailleurs, deux sources d'influences qui peuvent travailler avec succès au développement du sens éclectique de la population, et faciliter la création des œuvres d'art. La première vient des individus riches, la seconde des corporations civiles et religieuses.

Je désigne particulièrement sous cette dernière dénomination les ordres réunis par une règle et un droit de propriété communs, les corps de fabriques, les associations régulièrement constituées, les municipalités et le gouvernement. L'influence de la corporation doit être d'autant plus efficace et nécessaire qu'elle est continue ; celle de l'individu a moins de durée ici qu'elle n'en avait en Europe, où la substitution des biens de famille aux aînés, constituait des traditions de goût et de magnificence, et implantait au foyer un esprit conservateur bien favorable aux collections d'objets précieux. Dans notre société, où l'action individuelle a tant de liberté et de puissance, elle n'a pas de durée ; toute l'œuvre d'un homme est souvent détruite avant la décomposition des organes qui servirent ses facultés ; on ne fonde plus une famille, avec des apanages et un héritage d'intelligence et de devoirs patrimoniaux. Un homme remarquable meurt, ses enfants vendent sa maison, sa bibliothèque, son musée, ses manuscrits, ses bijoux, pour hériter mieux. On retrouve tout cela dans cinquante familles, qui les passeront à d'autres jusqu'à ce que le tout soit usé ; tout passe en commerce, l'argent seul constitue un héritage. Il ne reste rien, que ce que l'on veut mettre dans le domaine des corporations ou de l'état.

Je ne discute pas un système d'hérédité inhérent au principe monarchique du moyen-âge ; il a eu ses vices, il a produit d'énormes abus ; je constate seulement un de ses bons effets, et j'en conclus que la corporation ou l'association, a, parmi nous, plus d'importance encore parce qu'elle a, seule, des avantages et une influence que la famille a perdus. Je répète ce que j'ai déjà dit ailleurs, la corporation ne craint pas la mort ; ce qu'elle entreprend aujourd'hui, elle a la certitude de le continuer demain, ou plus tard ; elle peut attendre le jour le plus favorable, des moyens plus abondants, l'ouvrier le plus habile. Ses besoins et ses intérêts sont les mêmes durant des siècles, et, généralement, ses ressources, quand elle a force de vie, vont en se développant ; plus elle a vécu, plus elle a raison de vivre. Si, donc, son travail et ses œuvres sont d'une

plus grande importance et destinés à une longue durée, ils doivent être commencés et dirigés avec plus d'intelligence, et porter en eux ce caractère d'immortalité attaché à toute inspiration noble de la pensée.

Je ne veux pas étudier, ici, la tâche accomplie par nos corporations religieuses et civiles ; cette tâche a été immense dans le bien et l'utile ; mais, dans la sphère du beau, elle s'est bornée à suivre le développement naturel de la population. Nos corporations, ayant trouvé la Renaissance accomplie, ne se sont pas mises en frais de la recommencer en Canada ; elles avaient d'ailleurs, je l'avoue, autre chose à faire. Je parle, surtout ici, des corps civils ; quant aux sociétés religieuses, nous devons remarquer que les quelques bonnes toiles qui nous sont venues dans le pays, sont arrivées sous leurs auspices ; mais, je ne vois pas que, sous ces auspices, il se soit formé un seul maître, quoique la nature ait été assez prodigue de sujets bien doués, et qu'il y ait eu souvent des désirs louables de favoriser leurs efforts ; la fleur mal fécondée n'a produit que des fruits noirs. Oh ! je n'en fais un crime à personne : je constate une lacune dans notre éducation sociale. Les institutions naissantes ne peuvent pas toujours contrôler les tendances imprévues du caractère d'une nation nouvelle. Autre temps, autre ciel, autre mœurs. Nos corporations religieuses n'avaient pas été faites les dépositaires uniques des chefs-d'œuvre d'une autre époque, comme il arriva dans le moyen-âge ; leur esprit ne s'était pas ouvert à toutes les lumières d'une civilisation lointaine, bien avant les populations aux milieu desquelles elles se sont développées. Mais, nées sur cette terre, parmi un peuple où l'intelligence et l'éducation se trouvaient bien mieux réparties qu'elles ne l'étaient au début de la Renaissance, nos corps religieux n'ont pas pu posséder ce patronage éclairé dans les beaux arts, que les circonstances donnèrent exclusivement, pendant près de quatre siècles aux moines de l'Europe. Nos églises se sont élevées comme nos maisons, sans grande architecture ; on tenait surtout aux gros murs et à dorer quelques zigzags jetés en travers de la voûte. Un peintre d'enseignes transcendant, après avoir peint la voiture, la maison, le portrait du curé du village, faisait aussi dans ses loisirs quelques saints pour le sanctuaire.

Aujourd'hui, il est survenu des architectes plus habiles, et il est apparu quelques peintres amoureux de l'art ; grâce aux conseils de nos évêques, on a profité de la reconstruction des églises, et peut-être de la mort des anciens curés, pour interdire l'entrée des nouveaux temples aux saints grotesques. Mais, il faut l'avouer, trop souvent encore, il arrive qu'un marguillier influent passe un

doigt implacable sur la meilleure partie du plan de l'architecte ; c'est un arrêt ; l'église future se change en colombier. M. le Curé dicte aussi quelquefois, au peintre, tout le sujet de son tableau ; l'artiste tient le pinceau, la composition se fait au presbytère, dans deux pages de lettres ; ajoutons que la fabrique se croyant déjà trop heureuse de faire à l'artiste tant d'honneur, ne lui prépare que peu d'honoraires.

Les municipalités n'ont pas un tableau, rien qui rappelle les illustres fondateurs de Québec ou de Montréal ; le gouvernement, pour récompenser les efforts d'un artiste estimable, lui a donné la tâche de peindre les portraits de tous les présidents des deux chambres. L'artiste a vécu de cette entreprise, il a eu l'occasion de faire d'excellents portraits et de conserver à la postérité plusieurs figures historiques. Nous nous réjouissons trop de tout le bien qui peut arriver à notre premier maître, à notre bon confrère, à notre meilleur ami, pour ne pas trouver la pensée de notre Parlement *super excellente* ; mais, nous croyons que l'art n'en a pas plus fait de progrès ; l'artiste peut vivre de portraits, l'art ne vit que d'idées. Notre parlement a encore fondé une superbe bibliothèque, et, sous la direction d'un comité éclairé, l'esthétique, les ouvrages de théorie et d'histoire de l'art, les reproductions gravées des chefs-d'œuvre de toute sorte, y sont entrés en grand nombre ; mais la bibliothèque est à Ottawa !..... Et puis, comme ces livres sont plus précieux, comme on peut plus difficilement les prendre à domicile, on dit que certains députés amateurs se servent des grands ciseaux que leur donne l'administration pour tailler, dans les pages illustrées, les images qu'ils veulent envoyer à ceux de leurs enfants qui s'ennuient trop de leurs pères. C'est ainsi qu'ils entendent propager la connaissance et le goût du beau dans la génération qui pousse..... Le respect de la propriété publique viendra plus tard.

Mais soyons de bon compte ; tout considéré, il est impossible de ne pas s'apercevoir qu'il se fait, en ce moment, un travail actif dans notre société qui développera des éléments de progrès dans l'art. On sent que les premières nécessités de notre vie nationale sont pourvues, que notre existence politique s'agrandit ; il y a partout une véritable émulation de faire de grandes choses, dans les corps civils, dans les sociétés religieuses ; partout, des monuments importants s'élèvent, et, malgré que la hâte de la construction et le goût du faux-brillant de certains architectes aient eu quelques résultats déplorables, on aperçoit, cependant, dans ces édifices neufs, une connaissance des différentes époques de l'architecture, de ses types principaux et de leurs formes de transition.

C'est le moment où les corporations importantes doivent prendre une initiative intelligente, car, la physionomie de notre temps restera, elle fera juger de nous, elle sera un exemple pour la génération qui va nous suivre ; un exemple bon ou mauvais...

Je le répète, pour qu'on ne l'oublie pas, l'action de la communauté est toujours préférable à l'autre, parcequ'elle réunit des moyens et des intérêts plus considérables, parcequ'elle ouvre au génie un champ plus vaste, une carrière plus digne. Les grandes corporations ont, seules, fait produire ces œuvres glorieuses qui embellissent le culte et l'histoire d'un peuple, et qui deviennent à leur tour une gloire nationale.

C'est donc là, la seule source de progrès vraiment féconde et dont nous puissions attendre de grands résultats. Si on laissait le progrès artistique à la direction unique du goût individuel, ils n'arriverait jamais bien loin ; il se bornerait à servir les inclinations plus ou moins délicates des amateurs de caniches et de bambochades ; il dépasserait rarement les scènes bourgeoises de Wilby, les caricatures de Hogarth, et les intéressants tête à tête des bêtes de Landseer. Je ne veux pas, cependant, mépriser les efforts individuels, dirigés par une belle intelligence, et accomplis dans le but d'être utile et agréable au public ; ils peuvent atteindre des proportions importantes, là où le sentiment national est puissant et vivace dans tous les cœurs. C'est ainsi que les Médicis, les D'Est, les Borghèse, les Farnèse, les Doria, les Colonna, les Corsini et tant d'autres Mécènes, dont l'existence avait été intimement liée aux événements glorieux de l'histoire de leurs pays, ont pu reprendre autour d'eux une influence si productive.

Ici, le travail isolé des individus ne peut pas être encore très efficace ; il faudrait, pour cela, que les fortunes privées fussent plus considérables, mieux assises et qu'elles fussent possédées par des hommes éminemment sensibles aux belles choses. Cependant, quelques considérations suffiront pour démontrer que, avec des efforts un peu mieux dirigés, une application plus intelligente de nos dépenses superflues, nous pourrions encore obtenir des résultats très-appreciables.

### III

Nous avons, en général, ici, le goût du luxe ; c'est là même une de nos faiblesses. Eh bien, si au lieu de diriger ce goût vers la possession d'objets qui ne disent que ceci : " Je suis riche," on voulait

en posséder qui disent : "Je suis riche et intelligent,"<sup>1</sup> on se mettrait, tout d'abord, sur une excellente voie pour arriver à notre but.

C'est un usage très-répandu, et quelquefois très-embarrassant, que d'entasser dans nos maisons, qui ne sont déjà pas trop grandes, une multitude d'objets ; meubles de toutes les formes et de toutes les espèces, fantaisies pour tous les goûts, fatras pour satisfaire tous les raffinements de la nonchalance ; tout cela produit à l'œil l'effet de ces bazars parisiens où l'art de l'étalage est le plus grand mérite. Il faut se mettre en quatre pour franchir, sans encombre, une de ces expositions privées ; et si l'on est un peu distrait ou un peu gauche, l'on doit s'attendre à trébucher trois fois avant de présenter ses hommages à la dame de la maison. Les murs ne manquent pas de cadres, il y en a même beaucoup et de très-gros, mais c'est pour enrichir toute une série de figures enluminées, qui étalent prétentieusement leurs charmes avec ce sourire niais venu du siècle mignard. Au dessous de chacune de ces sylphides inventées au bal Mabille, on lit des titres dans le genre de ceux-ci, pour désigner la qualité dominante du sujet : *Rose de l'aurore, Belle de nuit, Reine des prés, Saison des fruits, Mystère du bocage, Pois d'Odeur, etc.*... Tout cela, je veux bien le croire, est moins là pour témoigner du goût du propriétaire, que pour donner raison aux cadres d'exister ; puis qu'en général, ceux-ci coûtent beaucoup plus cher que ce qu'ils renferment.

En faisant l'inventaire de tout ce qui pourrait convenablement se retrancher de ce pompeux étalage, dans l'unique but de rendre la circulation un peu plus libre, il sera facile, je crois, d'additionner une somme de £200. Cette somme appliquée à l'achat de quelques objets de beaux-arts, pourra payer deux ou trois jolis petits tableaux qui remplaceront parfaitement les gros cadres.—On pourrait faire une réserve assez sérieuse, rien que sur le volume de ceux-ci.—Je ne parle de tableaux que pour spécifier quelque chose, car je ne songe pas entièrement à la peinture. Un beau volume, un livre immortel, illustré par un burin célèbre, des gravures dignes des maîtres dont elles reproduisent les grandes œuvres ; des bronzes qui nous transmettent les traits des bienfaiteurs de l'humanité, tout cela vaut mieux, pour moi, que cette multitude de bagatelles qui n'amuse et ne flattent que la vanité et les yeux de leur possesseur, sans jamais arrêter la pensée.

Notre inventaire fait, si nous supposons que le mobilier se renouvelle tous les quinze ans,—je crois que cela se pratique assez fréquemment en Amérique—cela pourra occasionner, en moyenne,

<sup>1</sup> Ici, il faut remarquer que le mot *intelligent*, signifie intelligent en matière d'art, dans le sens esthétique.

deux encans par chaque existence *fashionable* ; en mettant toujours de côté la même somme de £200, et en lui donnant la même application ; en élevant ensuite à 200, le nombre des familles qui peuvent se permettre de pareilles dépenses, il nous est aisé d'analyser le nombre de tableaux que la ville posséderait dans l'espace de quinze ans, si notre calcul était réalisé à la lettre.

Je dois remarquer, en outre, qu'il y aurait encore un avantage à disposer une fois pour toutes de cette somme, résultat de la double vente des meubles, pour acquérir des objets d'art. On serait immédiatement dispensé *du double encan*. M. Devany y perdrait peut-être quelque chose ; mais le repos des familles y gagnerait un peu, et le bon goût, beaucoup. On se fatigue bien moins vite de la vue des meubles, quand l'œil trouve sur les murs une distraction intelligente ; et les regards des étrangers s'arrêtent bien peu sur les tables et les chaises, en face de huit ou dix jolies toiles de maîtres.—On laisserait donc vieillir en paix, sous nos toits, tous ces bons mobiliers, qui ne méritent pas tant d'indifférence après les services qu'ils nous rendent. Ils emporteraient au-delà de notre vie le souvenir de nos mœurs et de notre caractère. Ils seraient, comme tout ce qu'il en reste dans les vieilles demeures d'autrefois, la relique des temps passés. Et si nos petits enfants étaient dans la nécessité, pour réparer des revers de fortune, de mettre ces respectables défroques à l'enchère, ils trouveraient que l'âge, chez un peuple intelligent, déprécie peu les œuvres de la main, et qu'il centuple la valeur des œuvres de l'esprit, et que, de plus, ce que nous aurions économisé sur les premières, pour ajouter aux dernières, aurait fait naître pour eux une source nouvelle de fortune.

Si les Corsini, les Borghèse, les Doria, et mille autres familles qui ont des galeries de peintures, voulaient en mettre seulement une partie à l'enchère, ils réaliseraient aujourd'hui des sommes immenses, cent fois plus élevées que celles qu'ils ont dépensées pour accumuler toutes ces œuvres d'art.

Voilà donc ce que nous pourrions faire pour les beaux arts, seulement, en appliquant avec un peu plus de goût une somme légère que nous mettons sur des superfluités embarrassantes. Mais, il y a parmi nous beaucoup de personnes qui peuvent ajouter encore des valeurs sérieuses à ce petit fonds de réserve. Nous en avons même vu plusieurs qui ont fait quelques tentatives de se former des galeries de peintures. Quoiqu'il faille leur savoir gré de leur bonne intention, il faut pourtant avouer que la plupart, sauf trois ou quatre exceptions, ont été malheureux, faute d'un goût sûr et surtout des connaissances suffisantes de l'art.

Que dirait-on d'un homme qui, sachant à peine lire, irait acheter

tous les livres qui lui plairaient par leur reliure ; ou qui les choisirait d'après leur format, pour pouvoir les disposer symétriquement sur les rayons de sa bibliothèque ? Il ne faut pas se faire illusion et croire qu'il suffit d'ouvrir les yeux devant un tableau, pour le juger pertinemment. Toute œuvre d'art, comme tout ouvrage de littérature, demande, chez celui qui l'apprécie, un esprit juste, la connaissance des critiques, une étude comparée des œuvres des grands artistes. Pour connaître la valeur d'un discours, il faut avoir étudié et entendu beaucoup d'orateurs : avant tout, pour devenir un vrai connaisseur, il faut posséder la justesse de l'œil.

Le sens de la vue, sur lequel on fonde si aveuglément ses jugements, existe chez chaque individu dans un degré d'imperfection plus ou moins manifeste : il faut souvent au dessinateur pour le rectifier ou le développer, un travail de plusieurs années. Et, cependant, c'est de tous les sens celui pour lequel les hommes ont plus de déférence.

Vous qui, du consentement unanime de vos contemporains, possédez un tympan sainement constitué, vous avez souvent remarqué des personnes qui chantaient faux, toujours faux, sans s'en apercevoir ; souvent, ce sont celles-là qui aiment le plus à se faire entendre. J'ai connu un ecclésiastique qui, pendant ses trois ou quatre ans de séminaire, malgré un travail constant, n'avait pu réussir à solfier son "*Ite missa est*" des dimanches ordinaires, de façon à faire connaître ce qu'il voulait chanter. Je l'ai rencontré douze ans plus tard, il n'était pas plus avancé. Sa paroisse aurait oublié cet air connu, si quelques voisins, plus musiciens, n'étaient venu quelque fois le leur rappeler. Ce malheureux chanteur, excellent curé, du reste, s'imaginait (car il fallait qu'il y mit de l'imagination), qu'il suffisait d'enfler la voix pour changer de ton, de sorte que toute chanson chez lui consistait dans un *crescendo* ou un *diminuendo* désespéré, auquel il mettait des paroles au hasard. La voix ébauchait quelque fois les demi-tons voisins, mais c'était quand l'effort était considérable. Nous lui conseillions d'éviter les gammes ascendantes, de crainte qu'il se fit une rupture ou un démembrement de mâchoire.

Il est bien convenu que cet ancien *confrère* n'avait pas *d'oreille* ; il entendait, cependant, mais toute combinaison harmonique de sons n'était pour lui que du bruit. S'il eût voulu juger d'une symphonie, nous aurions appelé Midas pour lui présenter un successeur à ses oreilles.

Eh bien ! pourquoi le sens de la vue serait-il plus universellement parfait ?...

Il y a des messieurs qui ne voient pas loin, d'autres qui ne voient

pas près, il leur faut prendre une seconde vue chez un opticien ; or, les verres ne sont pas toujours parfaits ; pour voir une miniature, il y a des gens qui ont besoin de distance ; d'autres, pour étudier une grande toile, sont obligés de se trainer dessus tout le long, aurait-elle l'étendue de la Smala de Vernet. Toutes ces personnes sont dans des conditions impropres à bien apprécier les œuvres d'un peintre.

Parmi ceux qui ont longueur de vue raisonnable, plusieurs voient bleu, quelques uns rouge, et d'autres jaune ; un petit nombre n'ont jamais connu une des couleurs essentielles du prisme ; par conséquent, toute teinte où cette couleur entre comme composante se trouve aussi altérée pour leur œil. Cette insensibilité partielle du nerf optique est appréciable chez presque tout le monde.

Supposez soixante élèves, tous également bien doués ; disposez-les autour d'un objet qu'ils devront étudier ; l'étude étant finie, vous aurez cinquante esquisses différentes, au moins ; chacun aura interprété le modèle, non-seulement avec un esprit original, mais encore avec une gamme de couleur particulière, dont le ton dominant sera le bleu, le rouge ou le jaune. L'influence de l'école modifie, chez les organisations les plus perfectibles, cette prédisposition naturelle, mais ne la change pas complètement : le ton des peintures de Van-Dick n'est pas celui des tableaux de son maître Rubens ; le pinceau de Paul Véronèse est gris, là ou celui du Titien est doré.

Chez quelques natures, la sensation visuelle d'un objet est plus forte que chez d'autres, j'ai connu quelqu'un qui prenait la migraine seulement à regarder du rouge ; — et cette sensation n'avait rien à faire avec notre politique. — Parmi le grand nombre des amateurs, les uns n'apprécient ou ne comprennent que le coloris, les autres que la forme ou le dessin. Cette double disposition se traduit tous les jours dans les appréciations contradictoires, que l'on fait des œuvres et des figures en réputation. La discussion sur les ressemblances, et le problème de ce qui constitue la beauté, se répètent partout ; et voit-on jamais trois personnes s'accorder là dessus.

Je pourrais parler longuement sur ces détails de physiologie ; mais j'en ai assez dit pour mettre les connaisseurs en garde contre les jugements de leur prunelle, et leur prouver qu'il ne suffit pas de dire, avec le plus d'humilité possible : " Je ne suis pas artiste, j'ai peu vu, mais je m'y entends un peu," pour s'y entendre beaucoup...

Le colonel de Beaumont n'était pas un artiste ; mais il n'était pas un sauvage non plus ; il avait beaucoup vu, et jugez

comme il s'y entendait. Il entre un jour chez Gérard qui venait de terminer son fameux Bélisaire. Tout Paris allait accourir pour admirer ce chef-d'œuvre.

Les jouissances artistiques à cette époque étaient une nouveauté : les grandes guerres de la République avaient occupé tous les yeux du spectacle des triomphateurs.

Le général de Justinien apparaît dans ce tableau, aveugle et mendiant, tel que l'a représenté une tradition fabuleuse. Il porte sur ses épaules le jeune homme qui lui a servi de guide et qu'un serpent venimeux vient de tuer ; le serpent est encore enroulé sur la jambe du pauvre adolescent. Il n'y a que ces deux figures ; derrière ce groupe admirable finit un beau jour qui jette au front du héros ses derniers rayons. Il est difficile d'échapper à l'impression de pitié que produit cette scène. Or notre colonel après un moment de contemplation, se met à s'écrier : " Vieux coquin ! Vieux coquin ! " Et il montrait sa canne à Bélisaire. Gérard ne comprenait guère l'impression étrange que produisait sa toile, il fut curieux de s'en enquérir.

Or voici ce que le colonel y voyait : il prenait le dernier général de l'empire romain pour un ravisseur ; son guide était la jeune fille enlevée, le serpent, une corde qui avait servi à l'attacher..... Une seule chose lui paraissait invraisemblable ; il trouvait que pour une fille ravie et liée, elle faisait un peu trop la dormeuse ; l'enlèvement manquait de naturel.

Après de pareils exemples, il est difficile de ne pas être amusé, en voyant des personnes parcourir les galeries et les boutiques de l'Europe, une mesure à la main, achetant des toiles pour remplir tels cadres qu'ils ont choisis à l'avance, ou pour couvrir tel espace de leur mur, ne suivant d'autres guides dans ce choix, qu'une première et rapide impression. Véritablement ces personnes montreraient beaucoup plus de goût en achetant des papiers tapisserie—il y en a de très-jolis.

Parmi ces amateurs improvisés et rapides, les uns préfèrent les copies, les autres ne veulent que des *originaux*. Les premiers ont, sans doute, plus de sens que ceux-ci, vu que les originaux dignes d'être achetés et qui peuvent encore se trouver sur le marché, valent des prix fabuleux. Mais là où commence leur tort, c'est quand ils s'adressent à un copiste, et qu'ils lui disent : Copiez-moi ce Raphaël, ce Titien, ce Rubens, ce Beato-Angélico, ce Rembrandt, ce Perugin, etc.... Or savez-vous ce qui arrive à ces amateurs que je choisis d'ailleurs parmi les mieux intentionnés ; ils n'obtiennent qu'un gâchis, où tous ces grands maîtres mutilés dans leurs belles

formes ou barbouillés dans leurs vives couleurs deviennent méconnaissables pour ceux qui ont étudié leur vrai caractère.

De même que les grands maîtres ont un style, une manière, une touche dans le dessin ou le coloris qui leur sont propres, de même les copistes ont des aptitudes diverses pour les interpréter ; je n'ai pas vu un copiste, un seul, qui pût rendre également bien deux de ces peintres que je viens de nommer ; quoiqu'il y en ait quelques uns qui soient en état de traduire d'une manière satisfaisante les œuvres d'une école particulière.

Topffer ne veut pas admettre qu'une copie soit une œuvre d'art, une bonne chose : il parle en Européen, il a raison au point de vue de sa théorie ; mais dans les pays où rien de semblable n'existe, le reflet de la pensée d'un grand maître vaudra toujours mieux que rien.

Comme ce serait donc une chose avantageuse que d'avoir ici quelques bonnes copies des grands maîtres, je serais fâché de décourager ceux qui sont en état de se les procurer. Je me permettrai donc de leur donner le petit conseil suivant, sans qu'ils me le demandent.

D'abord, s'ils n'ont pas fait une longue étude comparative des produits de l'art, ils doivent se faire aider dans leur choix par un peintre sérieux ou par un connaisseur émérite. Et je puis leur suggérer maintenant comme règle générale de sûreté, de ne pas songer à se procurer des copies des peintres que l'on nomme coloristes. A moins que ces copies soient faites par un coloriste déjà habile lui-même, dans le but d'étudier la manière du maître, ils n'auront peut-être pas encore une copie bien fidèle, mais ils auront toujours un bon tableau.

Les copistes de profession sont tous plus ou moins rouillés à l'endroit de la couleur ; à force de vouloir toucher à toutes les manières, ils perdent peu à peu cette sensibilité de l'œil et cette délicatesse de touche propres aux coloristes, et il ne leur reste plus qu'une manière machinale et expéditive qui sent l'industrie et le commerce. En dehors de cette classe de peintres, il est possible d'obtenir des copies satisfaisantes de la main des artistes en réputation, qui s'appliquent spécialement à ce genre. Mais je dois ajouter qu'il ne faut pas songer à se procurer ces copies pour quelques francs. Une bonne copie est un travail sérieux qui doit être rémunéré. J'ai vu un monsieur qui me montrait triomphalement une série de faces grimaçantes et verdâtres, qui se sentaient du foyer domestique du malheureux qui les avait commises ; et il me disait : "Savez-vous que les habitants de Toronto vont ouvrir les yeux devant cela."

—Je n'en doute pas, monsieur, lui dis-je, mais je crains fort, que la municipalité n'oblige tout ce pauvre monde à faire quarantaine, de crainte qu'il ne communique, la peste ou le choléra à la ville.

Allons, il ne faut pas qu'un homme estimable comme l'était celui-là, pour éblouir quelques ignorants fasse douter de son bon sens, par les gens d'esprit, et laisse le sourire aux lèvres du valet de place qui l'a conduit et du pauvre diable qui l'a servi. Encore une fois, mieux vaut le papier peint ; la bonne prose l'emportera toujours sur les mauvais vers. D'ailleurs, quand on ne peut pas songer à se procurer de bonnes copies, on peut encore montrer beaucoup de sens et de goût en recourant à la gravure. Il y a des estampes qui sont préférables aux tableaux qu'elles représentent, et la plupart valent mieux que des copies. Rien n'est plus facile que de s'en procurer, et il serait heureux que ceux qui ont quelques espaces à orner, adoptassent ce genre de décoration instructive ; l'esprit des enfants y trouverait une nourriture agréable et facile, et tout le monde un amusement salubre et de bon goût.

N. BOURASSA.

(A continuer.)

---